Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
17 (3
NAPOLI

Digitized by Google

33. 2. 13.

769. III

Digitized by Google

IV Suppl. Palat. B 17

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME III.

Digitized by Google

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE, FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.

Digitized by Google

627833

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI MADRID

A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum es nos hic esse..

Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici. Matth. 17. 4.

D'où vient que l'Évangile remarque que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connoître le christianisme, que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; telle a été la voie du chef, telle doit être la voie des membres; il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire

avec eux; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes, que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient, et qui sont rassasiés : partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas : partout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession et leur héritage : partout, la récompense des saints sur la terre, sont les larmes et les afflictions : partout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Église eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt*,[1] comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies comme le cloître; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-

[1] Philipp. 4. 22.

mêmes l'ouvrage du Créateur; et dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instruments de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; et comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses innocentes délices : mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir, que d'en user sans excès, et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'étoit déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devroit être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction

seroit ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours des rois : c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrents élevés et comblés; sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connoissent pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les grâces; et la foi n'y découvre que des occasions de péché, et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable, sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à

le mépriser : *Periculosior est blandus quam molestus.*[1] En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'âme juste doit regarder les prospérités temporelles comme des présents que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre; car, premièrement, une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien,[2] sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Église des premiers-nés : si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété; son inquiétude, tout son mérite : sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition, si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment

[1] Epist. 144. — [2] Apolog.

une âme affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs, et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées; rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même, que ce monde n'est pas sa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidèle sont intérieurs, et ne sauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grâce est la seule qu'une âme chrétienne puisse faire; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours; et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus souhaitable.

Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité; car, mes Frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder, comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir, comme le Prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent

ni les travaux, ni les amertumes; et de marcher sans cesse vers sa patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Évangile se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, convioit son âme à se reposer : *Anima, requiesce :* [1] Mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur : elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage); si vous me le demandez, dis-je, le voici : C'est-à-dire, que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grâce, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles : c'est-à-dire, que, si le monde pouvoit être votre Dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre : c'est-à-dire, que si l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel; du siècle à venir, ou du présent; de Dieu, ou de la créature, le choix seroit bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à

[1] Luc, 12. 19.

ce que la foi seule vous découvre : c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétien; car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité : et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre, mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paroît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'âme, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant c'est elle qui forme tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchants : c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures; elle établit au milieu de votre cœur un état de péché, et de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent jamais remis : de ces péchés, qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paroissent jamais eux-mêmes : de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité de mœurs, la pratique de certains devoirs de reli-

gion, avec une tendresse même de conscience; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinements, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser, et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfants de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen des saints? Est-ce un raffinement de vous dire que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi; et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont là des raffinements, l'Évangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux; et c'est au monde réprouvé, à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur

le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables; car il n'est rien d'aimable que l'ordre, et nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous serons injustes, nous contredirons même les plus vifs sentiments de notre conscience; car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de moments où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire, est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusements, qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère : marque infaillible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre de s'aimer : j'entends de s'aimer pécheur, et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde,

est une recherche éternelle de vous-même : et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer : de là, les plus saintes lois de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soit peu sur soi pour les observer : de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent; on diroit que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de là tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre : on étudie vos goûts, on devine vos penchants, on ne s'insinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner, mais je sais que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même; car, je vous demande : Qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous

pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui; pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportoit pas à lui; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Poussez le parallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité, que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu; de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie, c'est-à-dire, de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité, est l'élèvement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisoit dire à un prince de Babylone : Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-Haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin, qui voulant paroître, par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et

aplanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté, que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder, comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes; que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes; et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes ; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur : *In labore hominum non sunt... ideo tenuit eos superbia.*[1] Aussi le premier avis que l'Apôtre recommande à

[1] Ps. 72. 5, 6.

Timothée de donner aux grands du monde, est de ne point s'élever : *Non sublime sapere.*[1]

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis, la médiocrité des talents, cachée sous l'artifice des louanges; leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'âme et d'élévation de sentiments : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue; et sous prétexte d'animer de foibles commencements de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes; la louange étoit trop grossière pour être persuadée :

[1] Tim. 6. 17.

il écoute cependant avec complaisance des applaudissements qui semblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel : son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges, qui ne sont dus qu'au seul Roi immortel des siècles; et les vers qui le dévorent sur l'heure, nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paroissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'âme ; c'est-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie; vous ne cherchez plus qu'à vous y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez seul pouvoir l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit si sagement mises à vos biens et à votre fortune; vous appelez les terres de vos noms : il

semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux, des droits incontestables, et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours : vous ne faites pas attention, si la médiocrité de vos talents vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfants une fortune plus durable; ce n'est plus la vocation du ciel, qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels : l'Église est obligée de recevoir des mains de votre cupidité, des sacrifices qu'elle déteste; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre; pour ne pas partager vos biens, et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie; vous achetez quelquefois même le don de Dieu : et comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Écriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous

eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus ; c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : vous souffrez impatiemment, que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité, de vos grands noms, et insulter même par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares : vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraie mille voies à ce vice

honteux? Car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs; et qu'une vie tout oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables, que dans les palais des grands? Les vices communs ne plaisent plus; et pour réveiller ces âmes voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Écritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon, les voluptés démesurées de Balthazar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'âme est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression; qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop; que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos désirs, font souvent prendre un parti généreux au fidèle, et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables; mais que pour les grands, leurs désirs deviennent la seule règle de leurs passions, la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même, les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son désir inutile, trois jeunes Hébreux

percent l'armée ennemie, et à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang et le péril de leur âme : tout est facile aux passions des grands. Hélas ! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies, et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, et quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre, mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde; leurs regards trouvent partout des écueils; tout veut plaire; tout s'étudie à corrompre le cœur; tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru dans les

royaumes de Pharaon et d'Abimélech, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberoit; et comment peut-il arriver qu'une âme déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le Prophète, *monte toujours.*[1] Les biens, le rang, la naissance, font comme une loi de l'ambition : il seroit honteux d'être né quelque chose, et de ne point penser à s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore, et que le monde traite de pusillanimité, ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrents, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent;

[1] Ps. 73. 23.

s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions; entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels; et faire de notre fortune, notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître? Non, mes Frères; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes, que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance; et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est en second lieu, de comprendre que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes,

n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; et que tout ce faste et toutes ces dignités, qui nous environnent, ensevelis avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin, de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum;* [1] c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison : à peine y touchez-vous, que le charme cesse; l'objet change de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le désir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi le tentateur nous

[1] Matth. 4. 8.

laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo;*[1] c'est là son artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes, n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes Frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état

[1] Matth. 4. vers. 9.

où ils ne se trouvent point, et qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut à l'âme fidèle qui s'y trouve engagée; et que pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'âmes mondaines. Voilà les sentiments de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché; il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

Un état où les grâces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut même extérieures sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grâce; un état tel que je viens de le dépeindre, est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Digitized by Google

Je dis premièrement, que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les grâces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints; que voit-on de plus souvent répété dans les divines Écritures que cette terrible vérité? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élève au-dessus des autres : partout l'arc des puissants est brisé, et les foibles sont revêtus de force : partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits; et pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grâce, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : partout il brise les cédres du Liban qui paroissoient en sûreté; et l'arbre planté sur le bord des eaux, porte du fruit en son temps : partout en Jésus-Christ, c'est-à-dire, parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissants : les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes : je l'ai déjà dit; la grâce chrétienne embrasse tous les états; le Seigneur ne manque jamais à sa créature; et sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ézéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'é-

lévation, on peut être encore plus riche des dons de la grâce, que des biens de la fortune.

Mais en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paroît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense et de son partage; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux âmes obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines, sont abandonnées aux puissants et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une économie digne de l'Auteur de la nature et de la grâce : c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre

secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, mes Frères, on trouve tous les jours des âmes simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grâce sur leur âme; tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang, vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable, tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps la conduite de la grâce : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puis-

sants du monde sont moins propres aux desseins de Dieu ; et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité; parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugements, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice : ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par-là se maintient la paix des états, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire; car sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme des exclusions de la grâce qui fait les saints, et des présents que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons;*[1] mais ces exceptions toujours rares ne doivent rassurer personne : et vous surtout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut; nulle impression de grâce qui me conduise à une démarche solide de pénitence : l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel : et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du maître des rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? Eh! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! et laissez-moi retomber dans la pous-

[1] Ps. 121. 7.

sière d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi; et le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grâce, l'affoiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs : il nous a, pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses pre-

miers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus sûre pour votre salut, et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchants : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement, est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, et qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils qui en sont inséparables se changeroient pour vous en moyens de salut ; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les grâces qui forment le repentir, y sont plus rares. Mais de plus, je dis en second lieu, que la prospérité est un obs-

tacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands et aux heureux du monde; seconde raison : et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre, soit que par une foiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissants trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit instruire; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres : le juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer.

Les ministres même les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance : on a recours à des ménagements qui blessent le devoir; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands, que sous le voile des adoucissements et des mesures; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.*[1]

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles, et qui ne connoissent personne selon la chair; car il est encore des prophètes dans Israël; la grâce de la pénitence est une grâce de docilité et de soumission; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentiments, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à

[1] Thren. 2. 14.

la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des lois où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Élisée, et prend pour une simplicité le remède que l'homme de Dieu lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grâce de la pénitence, qui est une grâce de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles; s'il vous prescrit les mêmes devoirs; s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines : s'il trouve dans vos passions la même énormité; s'il vous conseille les mêmes remèdes : vous traitez son zèle de simplicité; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages : vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang : il semble qu'il y a un autre Évangile pour vous que pour le peuple; qu'en Jésus-Christ il y a distinction de grec et de barbare, de

noble et de roturier; et que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des saints.

La grâce de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas premièrement, qu'un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui : rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparents. Il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. Le riche de l'Évangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance?[1] d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même; on ne cherche le repos dans l'auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle,

[1] Luc. 12. 18, 19.

que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les moments où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes ; et vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions; vous périrez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce si j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu? Quels nouveaux abîmes! si la brièveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence! que de déprédations! que de violences! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événements publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, et peut-être des attachements cri-

minels ont obtenues de vous! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs, et qui vous devoient leur fortune et leur place! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous seroit nécessaire; votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires : les macérations seroient le seul remède qui pourroit expier vos voluptés passées; les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité, vous les interdisent : la fuite des honneurs serviroit d'expiation aux excès passés de votre ambition; et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles grâces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur; et il faut que vous souffriez des hommages, et que comme Saül, après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on auroit pour votre personne : la prière soutiendroit vos foibles désirs de pénitence; et les embarras de votre fortune, ou ne vous en laissent

pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage : la prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes Frères, la pénitence des grands et des puissants, est d'ordinaire si imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égarements, qu'on leur donne tous les éloges dus à une vertu consommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout ; un discours, un désir, un sentiment : les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; et n'être plus pécheur, est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes ; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes, que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la

religion ; ils protégent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miséricorde ; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence : mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas : ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitents ; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire ; ils servent aux desseins de Dieu sur son Église en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle sauve Moïse des eaux ; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël, qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants : mais sa vertu ne va pas plus loin ; contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence ; et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Égypte. Tels sont les dangers de la prospérité : elle facilite toutes les passions ; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Êtes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance, pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens; et que si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement : pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien, est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses penchants; et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu : pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient sauvé dans l'obscurité : pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de l'Évangile; et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin, que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement; que ce sont pour vous des piéges et des tentations plutôt que des avantages; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Êtes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces, souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le roi immortel des siècles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore : souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par les croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées, contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes; et dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrâce, *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.* [1]

Ainsi soit-il.

[1] Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Joan. 8. 21.

Si vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Écritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble qu'en exposant de si formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourroient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

Digitized by Google

En effet, ce n'est pas des calamités publiques; vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessoit de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, et l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce, des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal; et une âme depuis long-temps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'est la vôtre, mon cher Auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus

alors fléchir votre clémence? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes Frères; il peut se laisser fléchir : mais vous ne le fléchirez pas; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent; si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : *Quo ego vado, vos non potestis venire;*[1] parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort,

[1] Joan. 8. 21.

de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible; la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quo ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ, parce que, ou le temps vous manquera; ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premièrement, que vous êtes impru-

dent de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous ; car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidents sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? le ministre de Jésus-

Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors, quels retours sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Étiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin seroit semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous, et ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang,

vos biens, votre crédit, votre puissance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Eh! qui peut être ici votre garant? de qui les jours et les années dépendent-ils? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? n'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu, qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au

terme fatal, au delà duquel est la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares, et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrois vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs, et que ce qui étoit rare dans les siècles qui nous ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux ; outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que, quand ce malheur ne devroit tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre : outre cela je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris ; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée ; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit ; que lorsqu'étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin ; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même

l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paroître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paroître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez;*[1] l'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une langue qui se lie et s'épaissit, une mémoire qui se con-

[1] Is. 38. 1.

fond, un cœur qui s'éteint; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail, à quoi l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourroit à peine suffire? Vous voulez que cette âme déjà immobile et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus que comme on pense en dormant?

Grand Dieu! vous qui, du haut de votre justice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? qu'y découvrez-vous qui puisse réparer une vie entière de crime, et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits, et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de

l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paroître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupoient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Église vous appliqua? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter aux pieds du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis, revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous

l'avez dit; mais l'avez-vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort : c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant; des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux, les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé : car il faut attendre que le mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent;

mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelque signe; il lève des yeux mourants; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête; nous croyons l'entendre; mais s'entend-il lui-même? le prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide; il lui fait lever vers cet objet consolant, ses mains défaillantes, et ses yeux déjà à demi éteints; mais le lui fait-il connoître? La mort arrive; il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du tribunal redoutable; l'abîme ouvert sous ses yeux; et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du Prophète? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses

mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, et non sit qui eripiat.* [1]

D'ailleurs, mes Frères, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention : promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Église reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusques aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous

[1] Ps. 49. 22.

pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants, et comme un nouvel être?

Quoi, mon cher Auditeur! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs les images funestes de vos anciens désordres; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; et malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau. *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* [1] Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres, qui, en expirant même, juroient une affreuse fidélité jusqu'au delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme réprouvée ne sortoit de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté? O Dieu, que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption!

[1] Job. 20. 11.

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et c'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis, deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avoit tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira, avec son âme, les richesses qu'il avoit dévorées; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.*[1]

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paroître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré, l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée

[1] Job. 20. 15.

de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors?* [1]

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundum opera ipsorum.* [2] Vous avez vécu impudique; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement sans vice ni vertu; vous mourrez lâchement et sans componction : vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au

[1] 1. Reg. 15. 32. — [2] 2. Cor. 11. 15.

monde, tantôt à Dieu ; tantôt voluptueux, tantôt pénitent; et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger ; vous mourrez dans ces tristes alternatives; et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie ; c'est-à-dire, un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini ;* dans ce péché où vous croupissez depuis si long-temps ; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jésabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacriléges, Absalom rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Ecriture est remplie de pareils exemples; tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh ! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne sauroit

jamais trop tôt commencer; et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver : car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

DEUXIÈME PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ, parce qu'il se sera éloigné de vous, et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Sei-

gneur met des bornes à sa patience, au delà desquelles il ne va jamais; et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur; et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes, arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui; le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable : c'est une vérité de la foi : mais

je sais aussi que chaque grâce spéciale dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur : Je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes;* [1] que *l'on ne connoît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation.* [2]

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle, et qu'après avoir pris long-temps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort : c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur; car dites-moi, mes Frères, si après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui depuis le matin de votre vie

[1] Ps. 65. 5. — [2] Ibid. 89. 11. 12.

jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état ; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude, jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion ; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi long-temps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités ; vous, en un mot, qu'il avoit préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment? Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté, qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction ; c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendoit depuis si long-temps pour se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses grâces? Mais, ô mon Dieu! où seroit donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? et que deviendroient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? et quand est-ce donc que Dieu se vengeroit, mes Frères, s'il ne se vengeoit point alors? La patience qui lui fait supporter

le pécheur durant la santé, seroit-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Écritures, si elle devoit se terminer par un acte de clémence? seroit-il si sévère lorsqu'il tarde de punir, si en dissimulant ses offenses, il ne lui préparoit pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher Auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposeroit pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grâce que vous vous promettrez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre; car non-seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire, cette grâce qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grâce qui consomme la sanctification d'une âme; la grâce de la persévérance finale : mais c'est la grâce des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les grâces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux mêmes qui ont marché long-temps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous pré-

sumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-temps justes? et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir, que ses crimes, et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une âme qui auroit jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'auroit jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui auroit vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes,

revint à lui dans ce moment terrible, fut effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes, et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur du haut de ses miséricordes jetât des regards propices sur un aveugle, qui commenceroit alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglements; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous serez assez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne sauroit pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne seroit que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourroit-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez; la témérité toute seule qui vous la fait espérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un chaos plus immense, entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce, et à son Esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et

qui êtes-vous donc, comme le disoit autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avoient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice? *Qui estis vos, qui posuistis tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei?*[1]

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achevera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce, dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes.

[1] Judith, 8. 11, 13.

Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des âmes impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes Frères? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur. Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une foiblesse et une imbécillité, qui n'auroit pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui seroient des écueils pour les autres hommes : sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une âme infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence; et de ne pas faire du salut d'un seul, la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté; et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir

exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres : après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il étoit dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parloit tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle étoit encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes

des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire que les marques même les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorsque je considère cette étonnante vérité; et que je vois d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la

sévérité de ses jugements ; et je me sens saisi d'une secrète horreur : mais quelque terrible que paroisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse premièrement, parce qu'elle n'est pas libre ; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir ; car, je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé, le dernier jour de vos crimes ; vous remettez les armes, et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds : vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur : vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir : vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples :

en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeoit encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, et qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? avoit-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connoître par-là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie; mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père; c'est une prière intéressée qu'il fait à son juge. Il

déteste ses égarements ; mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu ; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence : il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs ; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah ! s'il étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effaceroit bientôt de son esprit ; et l'on auroit bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvoit calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu ! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir : mes larmes seront les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au souvenir de ses péchés : vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme : je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances : à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors

plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source, d'où avoient coulé tous mes crimes.

Ainsi, mon cher Auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux; et le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo.* [1] Vous pleurerez; et du haut de sa justice il insultera à vos larmes : *Et subsannabo.* Vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point. Vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours; et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes. Vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* [2] Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos

[1] Prov. I, 26. — [2] Ps. 49. 16.

miséricordes infinies; et il vous répondra que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin pasteur de nos âmes! vous ne rejetez pas les brebis égarées qui reviennent à vous; et il vous répondra qu'*il y a un temps de pardonner, et un temps de punir.* Vous lui direz : O Jésus! je remets mon âme entre vos mains; et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissements infructueux, et vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor, et vindicabor.*[1]

Ah! c'est alors, qu'au lieu que jusque-là on n'avoit cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis.*[2] Je vous ai donc fait appeler, pour savoir de vous ce

[1] Is. 1. 24. — [2] 1. Reg. 28. 15.

que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve. *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam.*[1] Mais quelle seroit alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paroître en ce lieu? *Quare inquietasti me ut suscitarer?*[2] Il n'est plus temps de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cum Dominus recesserit a te?* Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu mea.*[3] Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer; mais il n'espère pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous : il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence : il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes,

[1] 1. Reg. 28. 15. — [2] Ibid. — [3] Ibid. vers. 17.

pour ne pas vous jeter dans le désespoir ; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur ; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer la sanctification ; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence ? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler), cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusque-là ? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Con-

solez-vous après cela, mes Frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugements de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grâce de finir chrétiennement; que si sa vie n'avoit pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on seroit trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes Frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la pécheresse de l'Évangile; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis?*[1] Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel?*[2] vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués

[1] Luc. 7. 48. — [2] Ibid. 23. 43.

alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des grâces de l'Église, est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume, dans des sentiments extérieurs de conversion; que votre justice toujours terrible dans ses conseils le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents. Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, et suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé : puisque, si vous en exceptez quelque impie, qui pousse jus-

qu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois; tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur; et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre seroit de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché; parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des pharisiens peut trouver encore des imitateurs; mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes, est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire, n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la vé-

ritable : et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens, que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte foible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion : car, en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premièrement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle ; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée ; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements ; enfin, un préjugé contre la vertu

qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis long-temps deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes, un piége de séduction, et un piége de terreur : *Posuit in muscipula errorem et terrorem;* [1] un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances; et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* [2] Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses foibles désirs de pénitence et de salut.

Or, mes Frères, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul, pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchante-

[1] In Ps. 30. Enarr. 2. n. 10. — [2] Ibid.

ments et une félicité imaginaire; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes ; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses ; et que ces timides ménagements, qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable ; et que toute la gloire qui vient des hommes, ne soit qu'un songe et une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or ici, rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposi-

tion de votre cœur : Seigneur, je vous servirois dès ce moment, si dans la situation où je me trouve, il étoit permis de vous servir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable ; si en me déclarant ainsi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite : je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si long-temps esclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne sauroit vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah! si mes penchants, Seigneur, décidoient de ma destinée; si je pouvois aller vivre loin des regards publics; sans doute, je ne vivrois que pour vous ; vous seul au fond méritez d'être servi ; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi ; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la foiblesse de suivre des voies qui vous offensent ; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme! s'écrie saint Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce

langage que vous tenez à Dieu? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve : j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur; et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses; car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines, et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant, auxquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.*[1] Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié, sur leur égarement et

[1] Ps. 63. 8.

sur leur perte : vous désirerez qu'ils connoissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent ; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre ; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples : leur salut vous intéressera plus que leur estime ; et la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disoit autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué : je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem : j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam;..... et in me psallebant qui bibebant vinum.* [1] Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego vero orationem meam ad te, Domine.* [2] Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et de l'horreur de sa vie passée? Ah! la componction dans ces heureux commencements

[1] Ps. 68. 12. 13. — [2] Ibid. vers. 14.

est si vive, les attraits de la grâce si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous connoît plus? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfants des hommes au juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur; et confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut, sans différer, prendre des mesures pour son salut; on est dégoûté du monde et des plaisirs; et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais

est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres? Semblable à cet ange, qui conduisoit le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paroissoit néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.*[1]

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusoit autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandoit pas davantage; et qu'il pouvoit se dispenser à son âge,

[1] Tob. 12. 19.

de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien quoique je ne le paroisse pas, disoit-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessoit de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse christianum;* et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement : *Non credam, nec deputabo te inter christianos, nisi in ecclesia Christi te videro :* Est-ce que les murailles font le chrétien? repartoit Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami. *Ergo-ne parietes faciunt christianum?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement : vous lui fîtes comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

En effet, mes Frères, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être foibles avec les foibles, et qu'il y a souvent de la

vertu et du mérite, à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde, que nous approuvons encore ses abus, et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation de serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes? il ne seroit plus que votre divinité secrète, tandis que le monde auroit vos hommages et votre culte public et déclaré? O homme! le Dieu du ciel et de la terre ne seroit donc plus qu'un Dieu domestique; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde? d'être discerné de

tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du ciel; et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies, vous feroit plus de confusion, que ne vous en faisoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? O homme! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur? et est-ce ainsi que vous reconnoissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne même d'un cœur noble et généreux; car, si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une âme née avec quelque élévation sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardoit comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étoient soulevés contre lui et contre son culte; il seroit si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y auroit tant de bassesse à le désavouer en public: et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui: la générosité toute seule ne souffre-

t-elle pas de cette duplicité? O homme! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères; car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès : mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères, plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus enfin vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu.

rien au delà de ce que vous faites; et qui auroient poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avoit portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, est outré et excessif; et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'étoit-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? et quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugements et de ses censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impos-

sible de ne pas s'y méprendre; et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde, et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même; car, mon cher Auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde: croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui; croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme es-

sentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets, et des foiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Égyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus, et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritoit son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'a-

voit chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions, la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauroient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il

vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal, que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite : eh! qu'importent, mes Frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher Auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même

savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut; et par conséquent, si votre changement de vie avoit pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jésus-Christ, dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Écriture, qu'une

eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam :* [1] mais à peine le soleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* [2] Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur, est couvert sous de viles apparences ; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paroissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté ; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer ; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité ; et offrir aux amateurs du monde, un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera

[1] 2 Mach. 1. 20. — [2] Ibid. 1. 22.

à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Foibles hommes! que vos discours paroissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance!

Aussi, mes Frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Écoutez-en les preuves, mon cher Auditeur; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements? si après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît si indigne de l'être?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous surtout : Vous avez jusques ici joui si injustement de l'estime des hommes; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces foiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies : il a donné à de vains talents, de vaines louanges : vous avez passé

pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable : toutes ces vertus, sans la piété, étoient de fausses vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables : eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu, les louanges qu'il avoit autrefois injustement données à vos vices, et que vous répariez, par une humiliation légère, l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si long-temps usurpée? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore; car enfin, pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux? quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence seroit plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde; et cela, dans le temps que vous l'aîmiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugements seroient-

ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner? et ne commenceriez-vous à le craindre, que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah! c'est donc pour le Seigneur tout seul, qu'on est timide, mes Frères: le crime va la tête levée; la vertu rougit et se cache : le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang, par la honte d'une passion incestueuse; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel, pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie : mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans : mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnoître, par cette démarche, la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avoit élevées, et qui ne pouvoient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés; et, ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur pu-

blique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoins de cette première démarche de religion, et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement, et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de grâces? y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom; à reconnoître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher Auditeur, ne vous faisoient pas encore assez sentir le ridicule de cette foiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie, plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien; et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes

ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage, que pour aller plus sûrement à vos fins? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints, qui n'ont jamais ressemblé à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien? mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs, de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusements d'enfants, et une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore au fond du cœur rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin, et si consolant même pour les justes. Mais ce n'est pas

toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit saint Augustin; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété; car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse, ni la plus commune.

Ce n'est point là en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ; ce monde qui ne connoît pas Dieu; ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien, ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu; envie quelquefois le bonheur de la vertu; cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture, et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un

spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le juste qui sait les mépriser; elle sent dans sa propre foiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au juste; et elle apprend à estimer la piété, par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi une âme fidèle lui paroît un spectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin, des talents heureux, cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les disposi-

tions, et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le juste; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens, et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe ; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le juste avec des yeux d'envie ; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent ; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions ; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances ; ses jours pleins de bonnes œuvres, et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux,

les fait soupirer en secret ; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du juste. Eh ! pourquoi craindriez-vous donc de paroître serviteur de Jésus - Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler ?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté ; la fierté, votre naissance ; l'ambition, votre valeur et vos services ; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux ; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; et peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne ; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement; car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, et à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice, et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien; mais il ne cherche, et il ne trouve d'ordinaire de consolation, que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés, ne laissent presque

plus espérer de ressource; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenoit insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné; où avez-vous trouvé plus de consolation que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous; qui a versé de l'huile sur vos plaies; qui a ramené insensiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence; qui vous a soutenu dans votre accablement; et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie?

Oui, mes Frères, c'est auprès des justes, que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune : c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets : c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité, qu'on ne trouve pas dans le monde : c'est dans leur sein, qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances; et qu'ils

avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose : c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions, que la naissance et les dignités ne donnent point : on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer, par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom ; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel,

un des enfants de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle et dans un empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste; et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa foiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu; mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples; qui vous fera honorer des sages et des vieillards; qui vous attirera de la considération en la présence des princes; et qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité: *Habebo propter hanc, claritatem ad turbas, et honorem apud seniores;.... et in conspectu potentium admirabilis ero;..... et memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.*[1]

Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible et d'humain à la piété: ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions, et des foiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, tous les éloges d'une parfaite pénitence: craignez plutôt que le

[1] Sap. 8, 10, 11, 13.

monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappeliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer; et voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux justes, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre : tout est à craindre pour une vertu foible et naissante quand elle est trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; et le monde qui nous avoit séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas : agissez sous les yeux de Dieu seul; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre

néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité, et veut lui offrir des sacrifices; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre foiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disoit autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus: on nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au dedans de nous, les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir: rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux: secouez un joug qui vous accable: osez mépriser les jugements d'un monde

dont vous méprisez déjà les plaisirs : et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugements du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu! achevez d'éclairer ces âmes foibles qui commencent à vous connoître : fortifiez leurs volontés timides et chancelantes : vainquez encore une fois le monde dans leur cœur : apprenez-leur que vos jugements seuls sont à craindre; que les mépris et les censures des hommes, ne font que donner un nouvel éclat, et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elle, que vous-même.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Matth. 20. 20, 21.

Qu'il est rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse tout humaine ! Cette mère ne demande pour ses enfants, qu'une gloire et une grandeur temporelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ, que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les

premières places d'un royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle ; et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfants, est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, et qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs, qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici, est de toutes les méprises la plus irréparable ; je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, sont déjà entrés dans des engagemens qui

ne leur permettent plus de choisir ; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état, est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire : le choix d'un état, est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fausse vocation: c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles ; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux n'est pas la même pour tous les hommes : cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies,

par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement, que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Évangile, en nous faisant naître de parents fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que, sans rien déterminer sur le genre de vie, et sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison : car ce seroit se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événements : ce seroit lui ôter cette providence attentive, et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids,

avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnoître un Être suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce seroit, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi : car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut; et d'un autre côté, la destinée des méchants devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets, au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des élus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité; et que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie

que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes Frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix, et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous; ce n'est donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché; il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous; il faut donc être surtout attentif en le choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions? et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes; et si nous voulons remonter jusques aux premières vues qui présidèrent à notre

vocation, il n'est peut-être personne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes Frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions, fussent plus nécessaires que dans le choix dont nous parlons? Quelle connoissance n'y faudroit-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche? quelles prières ferventes et continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour disposer le ciel par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance: à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les en-

tendre. On accoutume de loin notre esprit naissant, à ces images suggérées : le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance : ainsi, avant que nos penchants soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hasard et l'occasion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir ; et notre vocation à l'autel expire, à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie ; et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire ; car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches

les moins importantes de votre vie ? et comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même ?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables ; vous, mes Frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfants dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophète : *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire ?*[1] Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée, et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres : Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfants vous avez choisi ? *Ostende quem elegeris.*[2] Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix ? leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel ; et que les précautions ne sauroient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables ? leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi ; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du maître de la nature ; par les talents

[1] Ps. 24. 4. — [2] Act. 1. 24.

qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grâce, qui ne cesse de nous y convier en secret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent ; par le caractère de nos penchants qui nous en diminuent les dangers ; et enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, et qui, connoissant le fond de notre âme, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres ? Où sont les parents que des soins si chrétiens et si indispensables occupent ? Hélas ! on n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage ; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourroient les recevoir ; on leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas ; on leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine ; et l'on ne se sert que de leurs passions, pour leur inspirer un choix, qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune : on se persuade que Dieu a tracé dans ces événements purement humains, le plan de nos destinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille.

c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur ; qu'un grand nom et une fortune médiocre, est un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde ; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagements adorables que sa bonté nous préparoit depuis le commencement des siècles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinoit, et que souvent notre situation temporelle est la première grâce qui nous prépare l'éternité : mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Ésaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce, et Moïse son cadet, est établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh ! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel, avec

le cours inévitable d'une descendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, et les mystères incompréhensibles de la grâce? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangements humains? Les talents propres d'un état, sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inspire le choix, vient-il avec l'ordre de la naissance? et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce, que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. Hé quoi, mes Frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfants, et le fruit de vos entrailles! Mais, ajoutez-vous, il seroit désagréable de les voir traîner leur nom, et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paroît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seroient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité?

on n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trompez, mes Frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux biens plus favorables, ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfants, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.*[1] Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent ; il meurt sans postérité ; et son nom s'éteint avec lui, et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avoient sapé les fondements, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leurs ruines ! Laissez vos enfants sous la main de Dieu, mes Frères ; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour

[1] Ps. 126. 1.

l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Et voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie de salut que Dieu nous a préparée : on ne doit donc en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, et qui en font l'ordre et l'harmonie ; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appelé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel, qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglements d'une ville

criminelle; et il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; et la cour, un lieu de grâce et de sanctification, si l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature, que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? c'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettoient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paie-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? c'est que sous les yeux du maître, on est plus près de la source des grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'Église? ses trésors, ou ses fonctions? ses honneurs, ou ses

ministères? l'éclat du sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité, des vues d'élévation et de gloire; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance; et, comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple, que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouveroit des richesses immenses, et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées; car, outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchants infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs; la cour, que pour la faveur; les armes, que pour la licence; la robe, que pour une vaine distinction; l'autel, que pour

les honneurs et les richesses du sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré : vous serez placé sur les premiers tribunaux de la justice; vous parviendrez à la faveur du prince; vous serez distingué par tous les honneurs militaires; vous serez élevé sur le trône du sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère; et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instruments et la plus juste peine.

Mais si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût, et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchants désavouent? Tel prend le parti des armes, et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'ose produire des désirs qui contrediroient leurs desseins : on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs

enfants plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite : ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Église des ministres que l'Église n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose : enfin, pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu ! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés; et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être, et de leur éternelle infortune ! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes : et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de

chagrins à la cour, tant de dégoût dans le service, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition, et envie celle d'autrui : la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse; l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde : le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée; l'homme privé ne voit le bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

DEUXIÈME PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des grâces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes :

c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talents que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être sa demeure; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendants, que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées; car, connoissant tout seul les plus secrets penchants de nos cœurs; développant déjà dans les premières ébauches de nos passions tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre âme; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connoissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paroître; seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient, dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talents,

de l'état, les plus favorables à notre salut, et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidèle, que parce qu'il connoît les cœurs : *Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.*[1]

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connoît, et nous ne nous connoissons pas nous-mêmes : nos penchants nous séduisent ; nos préjugés nous entraînent ; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée ; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine ; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens : et, semblables au prodigue de l'Évangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talents dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui ; et au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence

[1] Act. 1. 24.

au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des grâces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les ministères sont différents dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les grâces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des grâces de mariage, de célibat, de cour, et de retraite; et comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même temps les moyens pour y arriver; en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes Frères, pour participer aux grâces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'est à vous-même à vous soutenir : s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y don-

nera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels : vous êtes sorti du plan de sa providence ; ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur : vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, et qui ne sauroit plus recevoir les influences et l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des grâces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence : il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls : il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, et qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit ; une âme simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui ; mais, malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paroissoient écrits

en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent : ah ! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence ; vous violerez la foi d'un sacrement honorable ; vos enfants trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres : le monde où vous n'étiez pas appelé vous séduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, seront pour vous des occasions infaillibles de chute : tout deviendra tentation ou écueil à votre foiblesse : les plaisirs les plus innocents souilleront votre cœur ; les objets les plus indifférents seront funestes à votre innocence ; les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injustes usages : et où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un triste naufrage. Ainsi la mer engloutit autrefois un prophète infidèle malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle respecte les seules traces, et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher sur les flots, et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide ; et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que

vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle ; il vous avoit préparé les grâces de cet état ; et c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux : les dissolutions mêmes du premier âge, des penchants tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin ; vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint ; vous êtes parvenu, par des faveurs humaines, où la grâce toute seule devoit vous élever ; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence ; vous avez obtenu, en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant : mais qu'avez-vous fait ? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal sera le piége de votre innocence ; la chaire, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres ; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement ; si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire, si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu : d'où viennent ces malheurs ? votre vocation est l'ou-

vrage de l'homme; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur; vous possédez le don de Dieu avec injustice; vous en userez avec profanation: vous avez souillé le sanctuaire en y entrant; vous le déshonorerez en le gouvernant: vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel; vous n'êtes que l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Hélas! mes Frères, si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces attachées à leur état; si le disciple perfide devient prévaricateur, et déchoit de la grâce et du ministère de l'apostolat où Jésus-Christ lui-même l'avoit appelé; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur, et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa foiblesse vient échouer, quelle pourroit être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers? Si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré: on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est

presque plus qu'une honorable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes, en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassements publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même : on en est, dis-je, surpris; et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver : tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. De là le magistrat devenu l'arbitre des passions humaines sans ces grâces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de jus-

tice et de dignité, qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisir, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connoît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David, et tous les conquérants chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-temps contre des déréglements dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ, destiné à être le sel de la terre, et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un

cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation : et de cette dépravation, et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre; car je ne vous dis pas que, n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive : je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, et tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût

mis à votre place, opprimés, scandalisés, sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés : réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connoître, et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur, par l'affoiblissement et les transgressions du législateur; les ministres autorisés dans leurs prévarications, par l'infidélité du pasteur principal; les pécheurs confirmés dans le crime; les foibles, sans secours; les justes, sans consolation; les sacrements, sans fruit; les prières de l'Église, sans utilité; le ministère, sans respect et sans dignité; toutes les sources de la grâce fermées aux fidèles, par la corruption de ceux qui doivent les répandre, et en être les canaux sacrés; la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut. Sondez, si vous le pouvez, cet abîme; et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères, par vos exemples; leur vocation ébranlée par vos dégoûts; leur docilité révoltée par vos murmures; les maximes du

monde introduites dans le lieu saint, par vos discours; la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort, par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inspirez à des enfants infortunés des vocations injustes, les suites affreuses, et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injustices, par vos largesses; vos scandales, par des exemples de vertu; vos haines et vos vengeances, par des actions de charité et de miséricorde : mais versez des torrents de larmes; dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'âmes, qui auront trouvé l'écueil de leur salut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talents d'un ministre, que votre cupidité, et non la vocation du ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Église? mais distribuez tout votre bien aux pauvres; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu; les relâchements qu'elle y portera; les âmes qu'elle y séduira; les grâces qu'elle y anéantira; les biens qu'elle y empêchera; les passions qu'elle y introduira; les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif, et au rétablissement des règles saintes? Ah! votre re-

pentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauroient plus réparer : ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais; et les larmes, pour les pleurer, ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir; quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Église en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette? et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque, pour en venir à ces dépouillements d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous? Vous êtes entré dans des engagements, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grâce pour ces âmes infortunées; et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, mes Frères, et c'est une vérité de la foi, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur; et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appelés, il restoit encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, et le grand roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces grâces étoient rares! une Esther toute seule en a été favorisée: et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences: la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher Auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils; priez beaucoup;

consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grâce, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre marque que vous y êtes appelé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez, en une sainte vivacité; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi; ces négligences coupables, en des attentions religieuses; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer; et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation, que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix : si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue; mais il n'est pas désespéré : vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai; mais vous pouvez

encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les grâces qu'il auroit accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre ; mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas destinée ; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère, sanctifient tous les états ; et on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre ; et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui venoit me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi.*[1] Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve : un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes, pour m'y

[1] Jon. 2, 3 et seq.

retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères ! vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous ; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre; et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étois dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de grâces, et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes, les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font, par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustra, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je

suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril : je ne rétracterai jamais les promesses que mon âme pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé, et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter par l'observance exacte de vos commandements, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hac flamma.

Je suis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

Quels sont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Écoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre,

est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Évangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire, étoit riche, dit Jésus-Christ; il étoit vêtu de pourpre et de lin; il faisoit tous les jours bonne chère : du reste moins attentif qu'il n'auroit dû, aux besoins de Lazare qui languissoit à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens; il en goûtoit toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation : nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence : nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes Frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourments un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son royaume : toute l'Écriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point,

et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui ; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Évangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice ni de vertu : dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation, et la déplorable destinée. C'est-à-dire, l'innocence du monde exposée et condamnée : c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, mes Frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et em-

pressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules; ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égarements; la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire : ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait ou une figure; la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : *Homo quidam erat dives.*[1] Il semble que ce soit ici son premier crime ; il étoit né heureux, *erat dives.* Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout ; et que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité, où il avoit depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avoit acquis avec bassesse. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui sur la misère publique eût élevé une fortune monstrueuse ; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César ; et qui en-

[1] Luc, 16. 19.

suite à prix d'argent eût acheté un nom, et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité ; le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches ; il étoit riche, *erat dives ;* il jouissoit paisiblement du patrimoine de ses pères ; libre d'ambition, exempt de souci, environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il étoit riche, *erat dives.*

En second lieu, il étoit vêtu de pourpre et de lin : *Induebatur purpura et bysso.* La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuse ; mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang et à sa naissance ; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence ; et qu'enfin, comme dit le Prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces ? *Superbia ejus et arrogantia ejus ,..... plusquam fortitudo ejus.*[1] Son siècle ne connoissoit pas encore des désordres si communs dans le nôtre,

[1] Is. 16. 6.

où le luxe confond tous les états, où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage; et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné, que dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant l'indécence et l'artifice de vos ajustements. En un mot, ce riche étoit vêtu superbement; il aimoit la splendeur et la magnificence: et dans la synagogue, où le culte étoit encore sensible et grossier; où l'on croyoit que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoroient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisoit toute la majesté; où Dieu même ne s'étoit montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès étoit plus pardonnable que sous l'Évangile, où Jésus-Christ pauvre et humilié est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitoit tous les jours

magnifiquement : *Epulabatur quotidie splendide ;* mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Évangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étoient renfermés dans les promesses faites aux enfants d'Abraham, et il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement ; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivoit ? Il ne se faisoit pas de sa naissance, de ses grands biens, et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguoit les temps et les jours ; et quoiqu'il vécût dans les délices, il savoit, quand il le falloit, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère, *quotidie ;* mais son revenu pouvoit soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère ; elle étoit encore somptueuse et magnifique, *splendide ;* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche ; que les libertins et les impies fussent

ses convives ; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas : il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère ; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfants, et l'héritage de ses ancêtres ; ou qu'enfin, des entretiens dangereux, et des commerces de passion, remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; il ne faisoit pas l'esprit fort, et ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches : il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire ; les superstitions des pharisiens, les erreurs des saducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiroient la synagogue, ne lui faisoient pas conclure que la synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion étoit une invention humaine : il offroit les sacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions prescrites : en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servoit pas de ses biens pour corrompre l'innocence ; le lit de son

prochain étoit pour lui inviolable : la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avoient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : et de la manière dont on nous parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille, d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à sa table les citoyens et les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oseroit souvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort coupable? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avoit prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergone Jonathas morietur?*[1] Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche ; cependant de quoi s'agit-il? Venons au fond ; je n'ajoute

[1] Reg. 14. 45.

rien à ce qu'en dit l'Évangile. Il étoit riche ; il étoit vêtu magnifiquement ; il faisoit bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlois ici comme un sage mondain, ce seroit un modèle que je vous proposerois à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent ? Un tel vit noblement ; il mange son bien avec honneur ; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel ; ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu ! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, et non pas comme tels et tels à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes Frères ; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paroître dans l'Évangile, se trouveroit presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare ; et du moins en cela, vous prétendrez avoir

quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil sum.*[1] L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit ; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique ; et quoiqu'y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avoit*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table ; mais personne ne lui en donnoit.*[2] Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentiments mêmes de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les

[1] Cor. 13. 2. — [2] Luc. 16. 20. 21.

yeux, couvert de plaies, et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse ; et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus ;* or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigents déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices ; et que l'oisiveté, bien plus que le besoin, forme leurs plaintes et leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errants, notre riche pouvoit s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare, tout couvert de plaies, il est vrai, étoit couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié auroit dû l'attendrir sans doute : mais du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât, que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux ; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison, son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher Auditeur, de faire quelque largesse ; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur ; au lieu de reconnoître alors dans une chair tout ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre âme étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Évangile, par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table ; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées ; on se contente de remarquer qu'il les souhaitoit, *cupiebat :* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées, mais seulement que personne ne les lui donnoit, *nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue sembloit solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettent guère de descendre dans ce détail, et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles, de secourir ce mendiant ; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avoit faim, et vous ne l'avez pas rassasié ; il étoit malade, et vous ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita*

tua. Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avoient toujours été errants, fugitifs, étrangers dans le monde; ils n'y possédoient rien : ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu; vous n'etes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pèlerinage, le lieu de vos délices; cette injuste félicité ne pouvoit pas durer; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées; mais vos ris et vos joies se changent en grincements de dents, et vos plaisirs d'un instant, en des tourments qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà son grand crime; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, et dans la mollesse; voilà ce qui l'a damné; et nous serions téméraires d'en rechercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Évangile.

Vous en êtes surpris, mes Frères? vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens, de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer

n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeoit étoient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu; un membre de Jésus-Christ crucifié; un enfant de la loi nouvelle; un disciple de l'Évangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il seroit traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens, et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès criants, et des plaisirs injustes et honteux?

Mais, mes Frères, c'est une vérité du salut, qu'un chrétien ne peut être prédestiné, que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le Père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son Fils; si le membre porte des traits différents du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble; vous serez rejeté, comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ou-

vrier, et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, et qu'on ne sauroit assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes Frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples, de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un samaritain, et un ennemi de la loi? a-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, et pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouiroit, mais que ses disciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, et seroient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a

consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle : soyez du monde, soyez solitaire; à la cour, ou dans le cloître; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant : et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes; vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignoit autrefois que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortoit, dit ce Père, à passer du côté des chrétiens : Il est question de bien vivre, répondoient-ils, *Bene vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez? *Quid mihi præcepturus*

est Christus? que je mène une vie exempte de blâme? *ut bene vivam?* je la mène depuis long-temps; je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam bene vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer, et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie étoit criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes Frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Évangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre: *Bene vivere opus est :* d'être bon citoyen, époux

fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère; que voilà l'essentiel; qu'avec ces vertus on se sauve partout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo; quid mihi necessarius est Christus?*[1]

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : leur conduite est irréprochable selon le monde : ils sont hommes de probité, femmes régulières ; ils honorent leurs parents, ils ne trompent pas leurs frères, ils sont fidèles dans leurs promesses, ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *Christiani non sunt.* Pourquoi cela? les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs; et vous nourrissez, et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques : les chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste : les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, et des objets de la vanité qui les environnent; et vous les aimez : les chrétiens se font une violence continuelle; et vous vivez dans une indolence, et dans une paix profonde avec vous-même : les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, et

[1] S. Aug. in Joan. 45.

vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur : les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur ; et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente : les chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des grâces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe ; voyez-vous les choses des mêmes yeux? en un mot, les chrétiens sont spirituels ; et vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt.*

Ah ! si pour être chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérants; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle, approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas des désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Évangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes ; c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'huma-

nité ; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un saint est indigne d'un chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Évangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé, dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut, dans sa punition, vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

DEUXIÈME PARTIE.

Or il arriva, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinées, mes Frères! Lazare meurt le premier; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le riche lui survit; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence : mais enfin le riche meurt; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils

ne nous rendent pas immortels ; il est enseveli, *sepultus :* circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire ; la pompe et la vanité paroissent jusque sur son tombeau : on rehausse, par des monuments superbes, son néant et ses cendres ; mais son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel ; *sepultus est in inferno.* Lazare meurt ; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture : sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son âme glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt : tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence : ses amis le pleurent : ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes ! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connoissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il étoit riche, et qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui ; car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été ; ils sont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quasi qui*

non fuerint; et nati sunt, quasi non nati.[1] Lazare meurt; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu: sa mort est obscure comme sa vie: le monde qui ne l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes; *car le corps des justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles.*[2] En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer: voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paroissons sur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, mes Frères, continuons l'histoire de notre Évangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos.* Il commence d'abord par lever les yeux: quelle surprise! c'est-à-dire que pendant toute sa vie, il ne les avoit pas ouverts

[1] Eccli. 44. 9. — [2] Ibid. vers. 14.

une seule fois sur le danger de son état ; c'est-à-dire qu'il ne s'étoit même jamais avisé de se défier que la voie où il marchoit, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition; car les pécheurs déclarés, les âmes entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour, et de mieux vivre ; mais ces âmes indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bon-

heur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer.[1]

Oui, mes Frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira, pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; et que là, il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre Évangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit et une foiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchants au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourants qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous sembloient se ranimer ; et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avoit donnés.

[1] Chrysol.

Vous leverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices et êtes morte devant Dieu; et du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même âme, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfants comme de sa tendresse; et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire; la honte de votre conduite; les biens qu'il vous avoit laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer; et ses enfants mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines: ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche

moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il étoit créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs ; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit possible, qu'il ne paroît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'âme une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes qui l'abusoient, s'évanouiront : tous ces attachements étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ses penchants, toutes ses lu-

mières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même : éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme ; et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous étoit préparé ; voilà le sort qui nous attendoit ; voilà les promesses qui nous étoient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourroit-elle être assez pleurée ? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourments du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abra-

ham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir? l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé ; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui ; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la synagogue, tout cela sans fruit pour son salut ; les biens même temporels dont il auroit pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi l'âme réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourments, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance ; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits ; les distinctions publiques, qui vous avoient fait passer des moments si doux et si agréables ; ces talents éclatants, qui vous avoient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare ;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette âme, que le parallèle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente ; car telle est la destinée de

l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez; on lui rappellera encore tous les biens de la grâce dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une âme bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations : tous vos moments presque avoient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappeloit aux voies du salut : je vous avois fait naître dans des circonstances si favorables à la piété : je vous avois environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare;* souvenez-vous-en : rappelez toutes les grâces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah! c'est ici que l'âme réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui vaoit ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son

malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente ; et la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste, en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice ! Seconde circonstance des tourments de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma :* Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice ; la conformité de ses tourments avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse ; une soif ardente le dévore ; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil

n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles, allumées par la justice divine, sont attachées à son corps ; et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir : nous savons que dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que, ne pouvant se dévorer elle-même, les grincements de dents suppléeront à ce désir affreux : nous savons que lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avoit été l'asile sur la terre : nous savons enfin, que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point, et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe.[1] Eh bien! continuoit cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée: c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourments de l'autre vie, hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse : une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir, que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous ap-

[1] Chrysost. Conf. 3. de Laps.

prendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'âme réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs : des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées : plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments. Elle voudroit pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices : chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourments affreux, souffrir une

éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice ; telle est la destinée de l'âme malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avoit paru un modèle à suivre et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments ; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il souffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement

dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux qui alluma autrefois dans votre âme encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, et qui avoit gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourments en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos âmes, peut-être qu'il fait monter ses rugissements jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paroître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et

corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? que vous avez Moïse et les prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ; et que si les vérités des Écritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisseroit encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes Frères: vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeoient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens : ils en devenoient plus inexcusables; mais ils n'en étoient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Écritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste seroit inutile : *Habent Moysen et prophetas. Si*

Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.

Lisez-les donc ces livres saints, mes Frères ; commencez par-là toutes vos journées, et par-là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre évangile. Hélas ! mes Frères, si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est un vie criminelle et digne de l'enfer : nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usoit point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son âme et n'être pas disciple de Jésus-Christ : ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Évangile, les premiers fondements de la doctrine du salut.

Et au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez né, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée ? Nous paroissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant

nous; et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui? Quoi! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier par des tourments indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paroîtroit-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices, et dans l'oubli de Dieu : vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit, avec surprise, s'évanouir ce vain fantôme de félicité, qui amusoit ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparoître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes Frères; apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches. Luc. 15. 13.

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Écriture des plus consolants pour les pécheurs; et comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains, et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de

Digitized by Google

salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglements, et paroissoient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables même de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle) : ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs; et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite : ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée : tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas

des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avoient fait errer long-temps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avoit jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très-grand nombre de justes; et que les mêmes désordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avoient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'é-

coutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai, dans la première partie de cette homélie, toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu, et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde, qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur

l'héritage de Jésus-Christ; ce vice dont la religion chrétienne avoit purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres, que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissoit plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes

ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse, dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien ; elle profane le temple de Dieu en nous ; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité ; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec des cendres des vierges et des martyrs ; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose ; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire, consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous ? Un Dieu saint devant qui les esprits célestes mêmes

sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne seroit que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devoit du moins les sentiments de respect et de déférence que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse;

tous les principes de conduite sont effacés en un instant ; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites ; ce n'est plus la lumière et le conseil ; c'est un penchant impétueux, qui décide, et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même : on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances même dont les autres passions sont si jalouses ; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune ; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir ; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave ; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnoissance ; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls ; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob ; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bien-

séances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa foiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres foiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina;..... et luctum non videbo.*[1] La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis.*[2] De là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans

[1] Apoc. 18. 7. — [2] Prov. 7. 11.

les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout, tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles, en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, âme infidèle ; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur ; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égare-

ments du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il dissipa tous ses biens : les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme ; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu ; il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps ; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune, si gênant pour la volupté ; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse ; on le devient par réflexion et par principe : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ses crimes ; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés, pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre fé-

licité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau ; et le même plaisir, qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire : le ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avoit opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies ; et cette pudeur, que la naissance vous avoit donnée, n'est plus qu'une foiblesse indigne, que nul frein ne sauroit arrêter ; et tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère ; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offroit mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne, et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion fu-

neste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnoît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents ; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venoit de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur, qui montroit votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées : vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes et qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçoit de grandes espérances : on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formoient déjà mille présages flatteurs, et ouvroient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune ; et ces talents, la volupté les a engloutis ; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies ; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie ; et cet es-

prit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'état, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires: vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint: et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous, il auroit pu parvenir, s'il avoit su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité; comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitoit en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la foiblesse de l'eau: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions

l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice ? combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir, dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siècles avoient amassés sur leur tête, et qui avoient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres ? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes ; et que vous tracez, dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique ; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme ; troisième caractère du vice dont nous parlons ; et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé,*

continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme ; que le crime n'est jamais tranquille ; et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illa.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole ; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même ; on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir ; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer ; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout ; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité ; on essaie de se-

couer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, ou, si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs : les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la dis-

crétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants : tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre foiblesse; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence? et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur : une passion naît des cendres d'une autre passion : un désir satisfait fait naître un nouveau désir : on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être

insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté ; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure ; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens ; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même ; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine, déplaît et fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant ;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances, ne troublent jamais leurs plaisirs ; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit et la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple !

dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitants du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux ; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, et personne ne lui en donnoit. Quelles images ! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse ; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des senti-

ments, et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros; c'est la foiblesse des grandes âmes : au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse, qui loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passoit avec elles jusqu'à la dernière postérité?

O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire, que malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos penchants : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos foiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus.*[1]

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit-Saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée : mais on est d'un caractère sacré; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas : mais on porte un habit

[1] Macc. I. 1. 42.

qui annonce la vertu, et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut : mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien : tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avoit sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes : *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendoit même autrefois aux chrétiens de nommer; et dont nous ne devrions jamais à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole

sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur, et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie; la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étoient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguoient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux. ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougissions plus de vous in-

terdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre ; et que nous vous disions avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées ; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs, et l'image de votre pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux ; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égarements : son repentir répare toutes les suites de ses désordres ; et les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons

l'histoire de notre évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinoit tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : ah! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusque-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs; qu'un avilisse-

ment qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devroit plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtoit encore les douceurs et l'abondance de sa maison : il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur encore calme et innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes; que ses joies alors étoient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie, toujours agitée et inquiète; ses plaisirs mêmes tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisoit frémir; la seule présence des gens de bien le fatiguoit; la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne; leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paroît insupportable. Quoi! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur; vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusques à quand une injuste foiblesse prévaudra-t-elle sur

mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes Frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement;

par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Que tardé-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs? qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis long-temps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la constance mille fois promise? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public après le mépris et la honte que m'ont attiré mes désordres? L'incertitude du pardon? ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me leverai donc, *surgam* : je ferai un effort

sur la honte qui me retient et sur ma propre foiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai : mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme ; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenois, pour me calmer et m'affermir dans le crime : contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'étoit là ma patrie et mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil, n'en est que le côté le plus supportable ; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin, sont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum et coram te;* devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret : devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et

me confond : devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé : devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle, *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.*[1] Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme,

[1] 2. Cor. 1. 3.

que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux. Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grâce : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence, achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes Frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent : les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin; et le voyant foible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : c'est un homme qui a été battu long-

temps des flots et de l'orage, et qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée, que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue; de sorte que suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et après avoir supputé long-temps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Digitized by Google

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille? Il court vers son enfant; il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre foiblesse; il calme ses agitations; il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat;* tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement; ces impossibilités, tant redoutées, s'évanouissent; plus elle avance, plus les voies se dégagent; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmoient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et*

osculatus est eum. Il retrouve son fils qu'il avoit perdu : *Perierat, et inventus est :* il le retrouve à la vérité, sale, hideux, déchiré ; mais ce qui devroit allumer ses foudres, ne réveille que son amour : il ne voit en lui que ses malheurs ; il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est :* il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle ; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux ; il recouvre ce qu'il avoit perdu. *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum ;* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son retour vers lui ! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* O clémence paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-temps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé, à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum ; manducemus et epulemur.* On avoit vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un ana-

thème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi; quelle douceur de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet! *Et cum veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paroisse digne de votre cœur? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur aux pieds de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous, que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avoit été le mépris et l'avilissement où il étoit tombé : l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient,

ou d'insensé, ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état; en un mot, au lieu que nous étions comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple? Vous errez depuis long-temps comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée; il se promettoit que ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, rameneroient enfin votre cœur : ce temps est venu; qu'attendez-

vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvoient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés;

toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence ; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azime sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour nous, mon cher Auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable; nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu, solenniseront ce jour heureux : les saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher Auditeur, vous laisser tou-

cher à des motifs si pressants; et vous, ô mon Dieu! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères; et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité.

Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc, 11. 26.

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jésus-Christ aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; et de là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités,

Digitized by Google

qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenoit ce langage : Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Égypte, et que ses princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts-lieux, et faisoient mourir mes prophètes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état ; je suscitai d'autres prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone ; je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur qui s'étoit emparé de mon héritage : mais, puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du Fils et de l'héritier ; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ; ses murs vont être démolis pour toujours ; son temple et son autel, en qui elle mettoit sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de sacrifice, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète : *Uni-*

versa arma ejus auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet; [1] elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profancs autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.* [2]

Appliquons-nous, mes Frères, cette étonnante parabole : notre âme, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis ; autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes ; et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes : dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur ; et le lendemain, dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crimes. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière ; tant de sacrements, et tant de rechutes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout-à-fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le pre-

[1] Luc. 11. 22. — [2] Ibid. vers. 26.

mier! pourquoi cela, mes Frères? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère; c'est-à-dire, que l'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, en des préparations même de pénitence; néanmoins il est des âmes, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voie à la grâce pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or tel est le caractère d'une âme légère et inconstante, qui tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grâce, ni le péché ne sauroit fixer. État assez ordinaire dans le

monde, où tout est plein de ces âmes foibles et légères, en qui la grâce opère encore de saints désirs, et des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grâce.

En effet il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciel, et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participants de l'Esprit-Saint; et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence : c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati :* [1] secondement, le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencements de la pénitence : *Gustaverunt etiam donum cœleste :* [2] troisièmement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grâce de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence : *Participes facti sunt Spiritus Sancti.* [3] Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'âme inconstante dont je parle; de sorte que l'Apôtre désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable

[1] Hebr. 6. 4. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

à la vertu, semble dire que ce retour est impossible; c'est-à-dire, si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les âmes de ce caractère : établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité : *Semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affoiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs; le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avoit jamais vus. Alors le voile qu'elle avoit sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette âme jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vu; ses devoirs, ses espérances, ses égarements passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette âme réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir

su ; est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels : et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit, comme Augustin : Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle! et réglant ses penchants, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu! des âmes heureuses ; et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrée? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les

choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendoit visible au milieu d'eux : la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre âme, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avoient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grâce, et à la vérité qui s'étoit montrée à vous; mais de-

puis, rentraîné par votre foiblesse, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissants; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première; de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle; toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchants; votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténèbres; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; et où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connoissance de la vérité? que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos moments de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de

volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie? que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre : vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de vos foiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous

n'eussiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions, et sur les vérités de la vie éternelle! pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte! Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés : notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile : nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant : en vous développant *la loi de Dieu qui convertit les âmes*,[1] nous vous avons ôté la ressource de salut, et le moyen de conversion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti.*[2] Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis long-temps, et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine; ils renvoient les femmes étrangères; ils reviennent des égarements où les avoit jetés le commerce des nations; ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi, déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus

[1] Ps. 18. 8. — [2] 2. Petr. 2. 21.

incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils savent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut ; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient ; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même ; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même ; ils repoussent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même ; la connoissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles ; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connoître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paroître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, et qui va les condamner. Non, mes Frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la connoissance de la vérité : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*[1]

[1] Hebr. 6. 4, 6.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencements de la justice : *Gustaverunt etiam donum cæleste;* une consolation sensible que la grâce répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, et qui n'avoit pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'est plus doux que ces premiers sentiments qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté; que ces premiers moments où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disoit un roi pénitent dans ces premiers moments de sa délivrance : *Dirupisti vincula mea :*[1] aussi dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paroître

[1] Ps. 115. 7.

onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam :*[1] les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi, et ne me paroissent plus que des discours vains et puérils : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.*[2] O Seigneur! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs! et qu'il me paroît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule âme qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérants ! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.*[3]

Tels sont les premiers attraits de la grâce, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ses divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plu ; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon âme ; *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam :*[4] vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de con-

[1] Ps. 115. 4. — [2] Ibid. vers. 2. — [3] Ibid. vers. 7. — [4] Ps. 93. 19.

solant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une âme jusque-là insensible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber : vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse et qui ne vous corrige point : ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir ; c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'à Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah ! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir, difficile à fixer ; vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir ; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentiments de componction ; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentiments sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre âme, dit notre Évangile, que

loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem et non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, et rien ne vous en dédommage : *Quærens requiem et non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusements, l'ivresse elle-même du crime; vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse et qui vous est à charge, et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem et non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Évangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étois sorti; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi;* j'essaierai si les plaisirs, dont j'étois si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à

espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : Non est aptus regno Dei.*[1] Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu ; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais, Il n'est pas propre au royaume de Dieu, *Non est aptus regno Dei;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussiroit pas ; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'âme inconstante par rapport au salut ; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah ! un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée ; et Manassès dans les chaînes,

[1] Luc. 9. 62.

adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels : un publicain peut renoncer à ses injustices; et Zachée après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres : une âme prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses, peut être tout d'un coup éclairée ; et la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Élie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles; et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux : mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain : mais cette reine d'Israël, qui dans son affliction prend des ornements modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paroît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète; et de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant; ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela? c'est que l'inconstance et la

légèreté, est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* D'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une âme forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse; une âme sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? c'est que pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des foiblesses vulgaires : c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine : c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse; le juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait : c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué : c'est en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti : elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit ; qui ne met la raison à rien ; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, et telle qu'elle paroît aux yeux des hommes : l'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paroissent égales et uniformes ; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une âme insensée et légère à un égarement encore plus excessif ; et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes ; mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu ; par votre conduite intérieure ; par vos sentiments secrets ; par cette légèreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées ; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de

toutes les âmes ; le cœur le plus incertain et le plus variable : vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un apôtre, que les vents agitent à leur gré ; un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones :*[1] c'est-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* Seconde ressource de salut inutile à l'âme inconstante, le goût de la vérité : *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible, et de plus capable d'alarmer les âmes dont je parle, c'est en dernier lieu, que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'âme inconstante : *Participes facti sunt Spiritus Sancti.*

Un écueil, premièrement par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes; car une âme qui a vécu long-temps éloignée de l'autel, et caché du-

[1] Ep. Jud. 13.

rant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une âme familiarisée avec sa confusion : le récit de vos foiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur : les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même : vous ne rougissez plus de vos aveux; et comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible; la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses : on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées, et on fait gémir les ministres

de Jésus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes; car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse; ne venir se purifier, que pour se souiller encore; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'est pas être un pénitent, dit un Père, c'est être un moqueur, et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grâce du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice; et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas! il faudroit pour cela ne pas connoître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre foiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes : il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affoibli la grâce; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'âme à une nouvelle chute; que des périls mille fois méprisés nous aient poussés, comme par

autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vus retomber : on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment : c'est un ouvrage difficile; il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes, nous y établissent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines et des travaux infinis; ce qui étoit le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchirements de tout le cœur : quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion, est un ouvrage solide : elle forme en nous une nouvelle créature; elle change nos penchants; elle nous donne un cœur nouveau; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc : or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devoit tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère long-temps avant que de faire

cette grande démarche; on se la refuse long-temps à soi-même; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, et on ne veut plus; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites; les incertitudes et les lenteurs ne finissent pas : or une entreprise si long-temps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé ; et cependant au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore : une complaisance vous rendoit infidèle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous éviticz ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs, qui sont pourtant de toutes vos confessions; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre âme ; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni

précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre âme. Lorsque vous avez guéri une âme, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes infidèles, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignoit de l'autel sacré ; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissements, et devant lesquels il ne falloit plus jeter les choses saintes : on se défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher Auditeur, ce que les saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Église en pense encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelque-

fois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égarements, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire, à tous les signes les moins équivoques de l'impénitence, les grâces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? Ne devons-nous pas, comme le prophète Élisée, savoir arrêter l'huile de la grâce, et suspendre la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédic-

tion? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser : vous ne seriez plus couverte de cette lèpre, que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé, vous auroit renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de sacrements, et de démarches inutiles de pénitence!

Mais, que dis-je, la même? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de sacrements mille fois profanés : vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en

êtes jamais repenti comme il faut ; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que de venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer, par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les passions, qu'il faut vaincre : ce n'est pas en secouant le joug, qu'il faut éviter les profanations ; c'est en usant avec piété des grâces de l'Église! Ce n'est pas en disant avec l'impie : Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorsque je ne l'observe pas? Mais c'est en disant avec une âme touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les salirois-je encore? vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds : vous avez chassé le démon impur de mon âme, qui devoit être le temple de l'Esprit-Saint ; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour tou-

jours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire; car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connoissance de la vérité? personne n'en est plus instruit, et ne la connoît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacrements? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connoissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces âmes légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la ressource des sacrements : *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritus Sancti, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raison de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paroît plus : il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur

le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est de tous les pécheurs le moins frappé du danger de son état : les sentiments de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies, sans Dieu, sans culte, sans sacrements, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion ; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses foiblesses, et dans ses inconstances éternelles, la force de recourir de temps en temps au remède ; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes.*[1] Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité : il se croit plus religieux, et il ne voit pas que la profanation des choses saintes, est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout ; ces vains dehors mêmes, ces foibles restes ne se soutiennent pas long-temps, et disparoissent enfin : on peut flotter quelques années entre les sacrements et les rechutes ; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement : Dieu, si long-temps méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances : comme les vérités à force d'être connues ne font

[1] Luc. 18. 11.

plus d'impression; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé; que les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faisoit pour le salut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos; les inspirations cessent; les remords s'apaisent; la conscience se calme; les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime : les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'âme, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvoient encore sensible; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des désirs secrets de vertu;

vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivrez sans joug et sans règle ; vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasion de plaisir et de crime ; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment, que pour la volupté ; plus de dégoût, que pour la piété et la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde qu'ils avoient abandonné. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères ; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs ordinaires ; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous

fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* [1] Tel est le sort d'une âme qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre ; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort ; ses scandales répandent partout l'infection du vice ; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessima.* [2]

Vivez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grâce et de péché ? déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disoit autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous : *Usquequo claudicatis in duas partes ?* [3] Si Baal est votre dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui

[1] Exod. 16. 20. — [2] Mich. 2. 10. — [3] 3. Reg. 18. 21.

seul aussi : *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.*[1] Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces foiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs, que ceux de la grâce et de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos foiblesses, ou à surmonter vos remords: jamais heureux; soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme : fixez-vous enfin : établissez une paix solide dans votre conscience : mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance, qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie; et que, comme

[1] 3. Reg. 18. 21.

un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre âme, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps ; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc, 4. 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile; et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secou-

rue par le prophète Élie : que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du prophète Élisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude,

et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes : enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue; je vous aurois laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? hélas! je découvrirois le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois, avec le Prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les consciences, et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés; mais vous réduire à vous demander à vous-même, si, vivant

comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière ; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents, ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée.

Digitized by Google

Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer : vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline, et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avoit confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'étoit encore qu'une assemblée de saints, il étoit rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem : celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux : la pénitence canonique étoit alors un remède rare; et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentoit, le pro-

grès de l'Évangile a, ce semblé, arrêté celui de la piété; et le monde entier, devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Église, sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur, est un crime; nos premiers penchants sont des passions; et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.*[1] Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus, ou

[1] Osée, 4. 2.

des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes; et la licence paroît le seul privilége de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que

vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur ; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connoissez ; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable ; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource ; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence :

cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir; comme un rebelle qu'il faut châtier; comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser; comme un vase souillé qu'il faut purifier; comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier: un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs même, doivent avoir je ne

sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère ? où sont-ils ?

Ah ! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, et de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune

des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle ; et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitents dans l'Église : si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée ; c'étoient de ces fautes heureuses qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai ; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particu-

lières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendroient ; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions ; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et

particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de l'Église ? mais elles ne regardent plus les personnes

d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi ? les soins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité ? les fatigues du service ? les dégoûts et les gênes de la cour ? les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité, vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent ? vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous suscite ? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement ? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent ? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidèle aux lois de l'Église : mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà ? Et cependant vous prétendez au salut ; mais sur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même ; vouloir nous per-

suader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloriatio tua?*[1]

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents en connoissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de

[1] Rom. 3. 27.

créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinées; la magistrature ses Samuels; l'épée ses Josués; la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids : car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant

ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération

chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle, ou de l'Église; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire;

il faut vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore ; c'est la saison des plaisirs : il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres ameneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom ; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense, faire votre idole de votre fortune : l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde ; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que

vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents, que parce que votre âme trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté: quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avoient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il

faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion ; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt ;*[1] que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni le temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront ; que les mœurs et les usages changeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré ; et que, si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple com-

[1] Jerem. 10. 3.

mun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance ? Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Éléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Écriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu,*[1] nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur

[1] Rom. 12. 2.

à toi, s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?*[1]

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état, suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher Auditeur? pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras, qu'on

[1] S. Aug. in Conf. l. 1. c. 16. n° 25.

s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus étoit universel; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle : il prit le livre de la loi entre les mains; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguoit de ses citoyens; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres

plaisirs publics; s'ils ne se plaignoient pas que les chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si dès là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde, est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que

vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale : mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles

n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché ; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières et destinées au simple peuple, mais c'est un abus; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la

terre qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas ! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle ; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints ; l'Église en a été le garant et la dépositaire ; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas ; et que, puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein ; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conseillé

d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter aux pieds des autels dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie :

ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir, comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connoissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve?

et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis, vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres ; et quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle ; les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan ?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens ? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan, ou des œuvres de Jésus-Christ ? car, dans la religion, il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents ; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus

universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présideroit a des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire, des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de

Satan ? dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir ; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe ; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé ; puisque par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes Frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit ; ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant ; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe ? qui les connoît seulement ? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle ? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession ; et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas ! mes Frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez : si vous compreniez la sainteté de votre état ; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose ; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne ;

la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens; en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous : si vous le compreniez; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles? Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?*[1] peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne, qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée

[1] Matth. 19. 25.

de pudeur et de modestie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde ; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens ; qui a les mains innocentes et le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain*,[1] mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier : juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain*,[2] et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères ; de sa personne, la consolation des affligés ; de son bien, le bien des pauvres : soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher Auditeur, si vous voulez suivre ces exemples ; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre ; donc, tandis

[1] Ps. 23. 4. — [2] Ibid.

que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car, si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changements qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus au-

guste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu? où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes Frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine?* [1] et si on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers Auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit

[1] Matth. 26. 22.

tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer, au lit de la mort, dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise; il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses

désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.*[1]

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent;

[1] Baruch. 6. 5.

vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher Auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur: C'est vous seul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux; ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse foiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un

jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Matth. 18. 15.

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchants dans l'Église, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite ; et lorsque les serviteurs du père de famille,

Digitized by Google

touchés des scandales qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa Providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre : ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous ; et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Église; et cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent; et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Digitized by Google

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchants sur la terre. En voici deux principales; et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchants : c'est la première.

Les méchants sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Église uniquement composée d'élus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Église des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel? un champ arrosé de son

Digitized by Google

sang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? un bercail dont il est le pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis? un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie? et l'Église ne seroit-elle pas plus digne de son Époux, si refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnoissoit pour siens sur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes Frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable : c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacrements, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seroient consommées, si leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins : l'Église les regarde comme ses enfants; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacrements et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grâce, et qui peuvent même trouver dans leur société avec

les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueroient, s'ils vivoient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugements de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes, les secours des instructions, des exemples et des prières; c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal : ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le chrétien en est un témoin public; qu'il seroit honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin

invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler : mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élève au-dessus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu; parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ : eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité contre vous-même; parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos de-

voirs pour y ramener vos penchants ; parce qu'eux seuls aiment plus votre personne, que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut, que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte ; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche ; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne, n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface : les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont ; et en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice,

prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi un saint roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles : parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ses pères, ce n'étoient pas ses victoires et ses prospérités dont il étoit le plus touché; c'étoit la vertu et la justice des sujets qui présidoient à ses conseils, et qui environnoient son trône; et la piété des Nathan et des Chusaï lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum : ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.*[1] Un homme juste est un présent du ciel; et les grands surtout ne sauroient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles

[1] Ps. 100. 1, 6.

tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affoiblissent ses instructions : les foiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles.

Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite : son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes : quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance ; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse ; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures, et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées ;

et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël, assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices; et les mystères profanes sont suspendus. Élie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance; et ce prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine!

Il est vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles : ils savent que la vérité ne doit

d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger; et que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine; elle sait choisir ses moments, et ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise : la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite; il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable; et, par les ménagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances; car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter; c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs et une paix du cœur, qu'il a lui-même crue autrefois puérile et chimérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette ressemblance; il vous ébranle; il vous enlève presque malgré vous à vous-même; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lu-

mières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité, qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours rappelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise; Alipe, sa foiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent, contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur, vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avoient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir; sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une

amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous ; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements, et de la vanité de leurs espérances ; et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit ?

Déjà c'est une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience : l'Évangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez ? sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent

vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchants de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disoit à un de ses amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours?

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu; si tous les hommes vous ressembloient, et que vos yeux

ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais désirable; le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre foiblesse; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence; leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété, du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la persuade : nous vous montrons la voie de loin; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin et vous animer à les suivre : nous vous prescrivons les règles; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchants infortunés qui ne vous permettoient pas de lui ressembler? combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché

des soupirs à votre foiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion? combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez sur ses traces? Non, mes Frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde, qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres; l'union de la foi, et la société d'un même esprit, établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis : mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite

des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusoient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au roi de Babylone qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même; et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des justes? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut : vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolants de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les justes servent encore à votre salut par leurs gémissements et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du juste, dit un apôtre, *est*

d'un grand poids auprès du Seigneur.[1] Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien, qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Église, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Église; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des Églises, les victoires de la foi, ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Église, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoiblissements de la discipline : que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles; tout vient de là, car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans

[1] Jac. 5. 16.

les gémissements secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements publics, que les Césars et leurs ministres, qui paroissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui; d'où vient ce changement? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo christianos a Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Évangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les Césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls qui, levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un élu! quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ.

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une foiblesse; et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre; quand ce ne seroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité; qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde, que la vertu?

Mais elle est rare, dites-vous; je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons là les discours puérils du libertinage; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles; vous en connoissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par-là en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchants; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses; car, que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple, ou n'affoiblisse, ou ne confonde? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes qui sont parmi vous, s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous

sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connoissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre, tous les jours, qui, dans une jeunesse florissante, et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous : placez-vous en telle situation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esthers pour modèles; les filles chrétiennes, des Rébeccas, les hommes de guerre, des Josués; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône,

des Josias et des Davids ; les affligés, des Jobs ; les infirmes, des Timothées ; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Pauls : chaque situation a ses saints ; chaque âge a ses exemples ; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde ; et que, si vous vous servez des justes, pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des justes.

DEUXIÈME PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs même de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos ;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes ; et que le mélange des méchants sert en premier lieu, à leur instruction, en les préservant de ces

écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencements de la conversion et de la piété des justes, sont toujours timides et défiants : le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre foiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images : tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites : à mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affoiblit : les jours déjà passés dans la piété, semblent nous répondre de ceux qui suivent ; les frayeurs cessent ; les précautions se négligent ; et, comme le roi Ézéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, et délivré Jérusalem des ennemis qui avoient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux, des trésors qui ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affoiblissement si dangereux, rien

n'est plus utile aux justes que le mélange des méchants : ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères, les raisons de leur vigilance : ils voient dans une source commune les mêmes foiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive, fait ici le discernement : ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'âme; et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissements, que lors même qu'il propose des crimes : ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervents qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi ils apprennent tous les jours dans les égarements de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu, que dans la vigilance ; et qu'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivoient tous séparés des pécheurs ; peut-être que dans ces moments où le cœur aride retombe sous son propre

poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété, et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion : le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt, ne sauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût : mais de plus, il réveille leur reconnoissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des grâces.

Troisième manière dont le mélange des méchants contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux;

nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain; qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, et qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, et appelés à la connoissance de la vérité: ces objets toujours présents font sentir, chaque instant, au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez; il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut; soit parce qu'ils le désirent trop foiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble: il les connoît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyoit encore sa présence; et il se souvient que lorsqu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain; une

main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes ; le maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité, pour ses frères qui s'égarent ; car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux ; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource ; ou à les censurer, comme si la charité toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère ? si la grâce a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changements les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paroissent aujourd'hui les ennemis de la vertu ; qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien ; qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de

la vérité? Qui se seroit jamais défié que Manassès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfants d'Aaron? Je vais plus loin; que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relevera pas, et si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever? on n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ; et que Judas, qui étoit son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées; et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grâce se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet premièrement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce seroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister; car, outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans

cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissants, et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre : il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes, qu'il faut éviter; les usages établis, qu'il ne faut pas suivre : il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité : il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes; passer pour un esprit foible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugements comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses; car, mes Frères, si la vertu

n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les justes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudissements et des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre : si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bientôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormiroit ; ces faveurs humaines l'amolliroient ; ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent ; les tempêtes l'affermissent ; les persécutions l'éprouvent ; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre ; que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le Prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité, semblent être presque toujours ici-bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les justes : ce sont des instruments de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagements adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au

salut de leurs frères. C'est ainsi que tout et les impies mêmes, coopèrent au bien des élus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissements et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance; et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints, que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes Frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandements, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu, et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens : vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, et les

contempteurs de la vertu : vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense ; et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs déréglements les affligent, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchants ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le Prophète : ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso :* [1] ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Élie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël : ils deman-

[1] Act. 17. 16.

dent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple : ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivants pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du règne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des justes, des déréglements et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affoiblie par les blasphèmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage, devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satiriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses, placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs.

Eh! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant en-

core le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur, que par les mœurs extérieures et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces; applaudir au langage profane des passions; louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice; et vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus, pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une âme qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engage! Vous cherchez le monde pour vous dé-

lasser? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les moments les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugements de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur; marquez sur le front, et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle : *Transi per mediam Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mærent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus;*[1] c'est le caractère le plus essentiel des justes; c'est la marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitants de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste : ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent, est épargné et marqué du sceau de salut : le Seigneur

[1] Ezech. 9. 4.

ne reconnoît pour siens que ces âmes touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez : *Attende, Domine, de cœlo; et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ.*[1] Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple? *Ubi est zelus tuus? fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum?* Car, malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfants, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis?* Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te?* Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage : si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête

[1] Is. 163. 15, 16, 17, 19.

à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'âmes saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hereditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses : l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte : nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie ; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.*

Tels sont les gémissements de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchants avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut : respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore : liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les

suivre : désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre foiblesse que des désirs : favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même : et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

DU VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres; et son cœur est loin de moi. **Matth. 15. 8.**

Voici, mes Frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire, la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les er-

Digitized by Google

reurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions d'erreur, et des prétextes de calomnie ; elle accusa l'Église d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements ; les honneurs rendus aux saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels ; l'appareil extérieur et respectable du culte ; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu ; et les abus où l'ignorance et la superstition avoient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Églises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu! réparé les ruines de votre maison : vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage ; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte, Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple aux pieds de vos autels! C'est à vous maintenant, Seigneur,

à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme ; afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Église.

Mais à nos prières, mes Frères, il faut joindre vos exemples : vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte ; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile ; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance ; seconde erreur

sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété ; ce seroit un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce seroit l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes Frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâce, c'est toute la religion des esprits bienheureux ; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avoit

été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine; enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui : notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices; Énos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles; les patriarches dressèrent des autels; la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs; et ce mystère continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un

Digitized by Google

culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles; les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Église un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule, qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion : et que

les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion, auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion ; l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse, et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde? j'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos fa-

milles? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout; à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants; et la perte de tout ne vous paroît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même? Vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions? en cherchez-vous les remèdes? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle? Non, mes Frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes Frères, quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections; ah! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi, quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile; tous les attachements extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi, on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur encore mondain et déréglé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines, et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs et à leurs foiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde; pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en voit point, qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes

inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît est encore le même. Ah! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore; on se reprocheroit de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne sauroit plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnoître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne

de la grandeur du Maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les foibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paroissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous

devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage; et dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété; on y trouve de la simplicité et de la foiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple : on n'y trouve pas assez d'élévation et de force : on voudroit une religion qui fît des philosophes et non pas des fidèles : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher Auditeur, vous qui nous tenez ce langage; le déréglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu

cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes foibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudroit se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la foiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits foibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure!

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes Frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie; à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes, et les esprits forts et élevés; et voilà où en sont les justes

que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience, à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocents; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous au contraire, vous êtes plus foible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Quoi! les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent, et vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paroît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour : or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paroît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie

n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables! Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre Prophète, que le souffle le plus léger dissipe? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes? et l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité et de foiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, mes Frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la foi

place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît si grand et si merveilleux; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paroît

uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes Frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère foible et borné : je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi; de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étoient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes Frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étoient des hommes simples, religieux, fervents; un docteur et un prophète répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des dieux, alloient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes pleins de cet esprit, qui est le seigneur des sciences et la source des lumières, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et pour être spirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes Frères, plus je remonte vers la source,

plus je trouve de simplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offroient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels : ils célébroient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédoient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de grâces : ils se donnoient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devoit consommer dans le ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangélisoient les biens véritables, et les arrosoient de leurs larmes : ils traversoient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevoient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offroient les effusions sincères de leur charité : leurs familles étoient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de religion ; des prières pures et simples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfants instruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreu-

sement devant les tyrans ; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur ; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinements de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Église ; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avoient consommé leur sacrifice ? quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans ? Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés ? que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes ! que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte ! que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens ! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur ! Peut-être étoit-on allé trop loin, car je

ne prétends pas tout justifier; mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoroient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Église comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance, qui ne connoît plus de joug, et qui n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connoît bien des personnes à qui on seroit bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup

de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement, que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes Frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une satire éternelle de la vertu même : je voudrois qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par

des discours de blasphèmes, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien, et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir : il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants : les vierges folles et les vierges sages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même festin; c'étoit l'huile de la charité qui les discernoit : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que saint Paul disoit autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum ;*[1] mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum ;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum ;* et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum;* et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes Frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend

[1] Rom. 7. 12.

pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui ; n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Église visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se borneroit à de purs dehors, et qui ne régleroit pas le cœur et les affections, seroit indigne de l'Être suprême; ne lui rendroit pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devroit être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres, qui ne régloient point l'intérieur, et laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes Frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église. Hélas! toute la gloire de la fille du roi, est, pour ainsi dire, en dehors; jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels, jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion; et jamais peut-être moins de piété, et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours.

L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspireroit l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyoit voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes Frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre; et nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui dés-

honore la piété même, et qui leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde ; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir : mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur, et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes, mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique ; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté : ah ! le Seigneur rejette vos présents : vos dons pro-

fanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles, mais la vie va toujours même train, mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis, mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah ! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de Jésus-Christ, et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses, on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché : on met tout

en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère : ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Église lui a consacrées ; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense : ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps, puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres ! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur, dans son Prophète, faisoit autrefois à des prêtres, lesquels sous la sainteté de leurs vêtements et les marques augustes du sacerdoce, cachoient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances

contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachoient un cœur plein d'iniquité et de souillure, et je délivrerai mon lin et ma laine qui couvroient leur ignominie : *Convertar, et liberabo lanam meam et linum quæ operiebant ignominiam ejus.*[1]

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien : vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paroissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture : vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Écriture : il étoit revêtu d'or pur, les dehors en étoient brillants, mais le dedans étoit vide, et il n'étoit pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed intus vacuum.*[2] En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paroissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intus vacuum.*

Mais, mes Frères, comptons-nous pour beau-

[1] Osee, 2. 9. — [2] Exod. 38. 7.

coup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connoissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond : la vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors, et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères ; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime nous, mes Frères, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme ? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paie d'un vain extérieur et de simples bienséances ? croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse ? croyons-nous que Dieu soit de pire condition que

l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages?

Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes Frères, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas : le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre : on ne trouve au dedans de soi pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures

de religion rassurent la conscience : elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme : on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes : on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage ; et on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain ; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion

effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu : on cultive leur amitié : on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance : on les intéresse à demander à Dieu notre conversion; et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la retraite : on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout ce qui peut être utile au bien : on se choisit un guide fameux et éclairé : on paroît plus souvent aux pieds du tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisoit pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés; l'humeur et la hauteur dans son domestique point adoucie; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se

voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes Frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère : c'est par-là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitoit de siècle en siècle, bornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disoient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements, c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissoient toujours leur injuste confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avoient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappeloient facilement de leurs égarements; ils leur faisoient ré-

pandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice : en un mot, quand ils étoient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéroient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah! les prophètes avoient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassuroit toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittoient scrupuleusement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avoient vécu sans défiance : semblables à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattoient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portoient en apparence les armes pour sa gloire; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Écriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que sous une fidélité extérieure à la

religion de leurs pères, ils avoient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos.*[1] Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété : elles paroissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi : elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparoîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas! mes Frères, un ennemi des chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Évangile étoient à la vérité admirables ; que rien n'approchoit de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ ; mais qu'elles étoient si peu à la portée de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes Frères,

[1] 2. Mach. 12. 40.

qu'auroient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la foiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne régloient que les dehors? qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit et qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les défauts, et de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte: voilà ce qui faisoit tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ: voilà ce qui leur en faisoit si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affoiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles

sont justes, *mandatum quidem justum;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligeroit d'agir; on agit lorsque nos besoins devroient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin; et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles;

et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ; et l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa foiblesse et le gagner au Seigneur : on s'impose une multitude de prières saintes ; et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères; et nous faisons sentir par-là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes.*[1]

Que dirai-je enfin? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Église ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes Frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père : les vérités les plus simples dans sa bouche, tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre

[1] Jac. 1. 26.

paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Église, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles : c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir : c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi : c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter : et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devroit le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, mes Frères : Tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des

œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable, n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais, et ce qu'il pourroit avoir de pénible, est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Évitez donc également, mes Frères, les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui

ne fournit rien de tendre pour le cœur; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une foiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes, et forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril, qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, seroit bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos foiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE IIe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Division. *I. Parce que dans la prospérité les chutes sont presque inévitables. II. Parce que la pénitence y est presque impossible.*

Ire Partie. *Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité.*

1° Par l'impression qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre. Une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre; et si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre; on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère en ce monde; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs : mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition? le voici : c'est que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, et vous regarderiez comme une grâce de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs

sensibles, c'est-à-dire que le monde vous tiendroit la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même : cependant elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, et par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur, est suivie d'une seconde; c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes, autrement nous sommes injustes : or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même; de là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer; de là les lois les plus saintes de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre sur soi pour les observer; on diroit que tout est fait pour vous, et tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, et à les justifier. Enfin l'élèvement du cœur est la troisième impression que la prospérité fait sur le cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisoit dire à un prince de Babylone : J'élèverai mon trône, et je serai semblable au Très-Haut; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur : c'est un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle; c'est cette secrète erreur de vanité qui fait que l'on confond sa fortune avec soi-même, et qui grossit l'idée que l'on a de soi, en y ajoutant celle de tous ses avantages humains. Tout fortifie ce sentiment dans les grands; leurs vices sont applaudis, et tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre

boue que les autres hommes : il n'est pas jusqu'aux ministres de la vérité qui ne se croient obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue.

2° Les facilités que la prospérité fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, sont encore bien plus à craindre. Car premièrement, l'attachement aux choses d'ici-bas fait naître ces désirs infinis et insatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, et vous voudriez seul l'occuper tout entière; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, et les dignités de l'Église ne vous paroissent plus devoir servir qu'à l'établissement de vos enfants. Secondement, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Où naissent les passions exécrables, que dans les palais des grands? Lisez les Écritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon. De plus, une vertu commune suffit pour éloigner de chercher les occasions du désordre; mais la vertu même des saints ne suffit pas pour nous défendre des occasions qui nous cherchent : or elles naissent ces occasions sous les pas des grands et des heureux du monde. Troisièmement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances; toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous élève qu'aux

yeux des hommes, n'ajoute rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu ; c'est de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

IIe Partie. *La pénitence est presque impossible dans l'état de la prospérité.*

1° Parce que les grâces spéciales y sont plus rares : lisez les Écritures; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes; la grâce chrétienne embrasse tous les états, et la sainteté de tant de rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grâce que de ceux de la fortune. Mais premièrement, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes : or le secret de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre, comme de sa récompense et de son partage. Secondement, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Enfin les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu vous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que vous y fussiez placé, que pour punir la dépravation de vos désirs : de là Dieu vous

livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2° La prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands et aux heureux du monde. Premièrement, parce que le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu : or d'une part, il est difficile que la présence seule des grands n'affoiblisse la vérité dans la bouche des ministres mêmes, et d'une autre part, la docilité et la soumission sont bien rares chez les grands.

3° La grâce de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables au dehors et dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui, et rien ne réveille son amour pour le bien véritable; il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. De plus, comment faire pénitence sans vous engager en des réparations infinies? quelle multitude infinie de crimes que les grands autorisent ou qu'ils n'empêchent pas! Enfin, que d'obstacles extérieurs par la difficulté d'embrasser les vertus inséparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des sens, l'humilité, le renoncement à tout! La prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Aussi la pénitence des grands est d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour sortir de leur égarement, reçoivent les éloges dus à une vertu consommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoutent rien à nos œuvres, qu'est-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence? c'est

que laissant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères, et même beaucoup plus extérieures et plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Division. *Si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché : I. Parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui. II Parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas.*

Ire Partie. *Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu.*

1° Le temps vous manquera : Dieu ne vous a pas promis ce temps, et il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous? combien d'exemples en avez-vous vus! et Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayants pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre! Mais quand ces terribles accidents ne tomberoient pas sur vous, et qu'ils seroient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris? et n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit?

2° Je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le temps de venir vous dire, comme un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez* : en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ? Vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder et éclaircir tous les abîmes de sa conscience! Grand Dieu! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître et vous adorer? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'aux portes du tombeau : quel usage faisiez-vous de votre raison? et quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours?

3° Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel usage en fait-on? Les affaires, les dernières dispositions enlèvent ces moments, et on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le ministre est appelé : encore faut-il que le mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi.

4° Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Quoi! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance, et qui sont devenues comme votre fonds, tomberont, s'évanouiront en un instant? Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le désir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ses gains ont été criminels; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la religion par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? etc. Vous nous

en avertissez, Seigneur, dans les livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundum opera ipsorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez, sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur; en un mot, *vous mourrez dans votre péché.* Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps; n'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence.

IIe Partie. C'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience; et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de propitiation, et qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui; mais je sais aussi que chaque grâce dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en premièrement une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui, agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère? Où seroit donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant?

2° La nature de la grâce que vous vous promettez alors ne vous permettroit pas de l'attendre : cette grâce qui consomme la sanctification d'une âme, cette grâce de la persévérance finale, c'est la grâce des élus et le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché long-temps dans

la justice ; et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ? Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes ?

3° Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde à une âme qui auroit jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière ; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, et qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches et de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vu souvent concevoir ; et c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4° Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Car premièrement elle n'est pas libre ; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir ; si Dieu prolongeoit ses jours, ne prolongeroit-il pas aussi ses crimes ? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle ; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence ; ses larmes sont les larmes d'Ésaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : ainsi le pécheur élèvera alors sa voix vers le ciel, et le Dieu juste se rira de ses clameurs ; il pleurera, et Dieu insultera à ses larmes. En vain dans ces derniers moments, après n'avoir cherché toute sa vie que des ministres complaisants et pris au hasard, appellera-t-il auprès de lui quel-

que homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talents; en vain ce ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, et diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jeter dans le désespoir; le ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il sait que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable, à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, et de le chercher en effet? et cependant que lui permet Jésus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoie jusque-là? *Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Après cela calmez-vous durant votre vie sur vos désordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu; mais ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des grâces de l'Église est souvent le dernier de ses sacriléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

Digitized by Google

LE MARDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Division. *I. Le crime du respect humain. II. Sa folie. III. Son injustice.*

Ire Partie. L'ennemi du salut dresse deux piéges à la foiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connoissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugements, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1° Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or ici rappelé, d'un côté, par la voix de Dieu, de l'autre, par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirois dès ce moment, si le monde qui ne vous aime et ne vous sert pas, me permettoit de vous servir et de vous aimer. Cette impiété fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2° Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des dis-

cours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Plus touché de la folie des hommes que de leur mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme pénétrée de compouction et des attraits d'une grâce si divine, puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu et du bonheur de le servir? Répondez ici, âmes justes qui m'écoutez, et confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi! ne peut-on pas se donner à Dieu et commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde par un changement trop éclatant? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusoit le célèbre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et son éloquence; il se persuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, et n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes; que c'est être ingrat envers la grâce qui vous touche et vous dégoûte du monde et des passions; qu'il est indigne d'un cœur noble et généreux de trahir ainsi vos sentiments : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus et ses maximes, et qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, est une dissimulation criminelle, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré. Prenez-y garde : la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès; mais les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs

régulière et mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, qui ne se figurent dans la vertu rien au delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

IIe Partie. Tout pécheur est insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles : néanmoins nos passions forment souvent des erreurs qui, quoique opposées aux règles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1° Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? Je vais plus loin, et je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite; eh! qu'importent les jugements des

hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? qu'a de commun leur estime ou leur mépris, avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe : les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain du salut; une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable : mais cet homme aujourd'hui obscur et méprisé, se démêlera un jour de la foule; et environné de gloire et d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2° Le respect humain insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugements? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses et de vos crimes est montée en la présence de Dieu, et de ces foiblesses, qui exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué; il a vu en vous mille vertus, et ces vertus sans la piété étoient de vains titres, vous le savez; eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, et que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices et à vos fausses vertus? Troisièmement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux;

et vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide; le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas; que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien? Mais à quoi doivent aboutir ces discours? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus méprisable, et à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, et plus reconnoissant de la grâce que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces discours? et d'où partent ces censures? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles et licencieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

IIIe Partie. Le respect humain est injuste. Pourquoi? parce que, 1° ce monde qui ne connoît pas Dieu; ce monde qui appelle le mal un bien, et le bien un mal; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh! pourquoi donc craindriez-vous de paroître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteroient de devenir semblables à vous?

2° Peut être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talents ou d'avantages humains par lesquels vous croyez mériter son estime; vous vous trompez, et

peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien; la piété ne fait point de jaloux, et le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin, et qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès et de l'injustice de ses louanges.

3° Ce qui est encore de plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche et ne trouve d'ordinaire de consolation que dans la fidélité et dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4° Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible et d'humain à la piété; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des foiblesses humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, les éloges d'une parfaite pénitence; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas; agissez sous les yeux de Dieu seul, et laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LA VOCATION.

Division. *I. La rareté d'une vocation véritable. II. Les périls d'une fausse vocation.*

Ire Partie. La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; mais la voie pour arriver à la sainteté, n'est pas la même pour tous les hommes; et nous ne marchons sûrement dans cette voie, que lorsque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Évangile, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; il n'est que trop certain néanmoins que la voie que nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous a d'abord choisie.

1e Les passions et les préjugés rendent la méprise très-commune. Souvent le choix d'un état n'est qu'une impression portée dès l'enfance; et, avant que nous sachions ce que nous sommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses: une dignité qu'on espère dans l'Église engage au ministère; la mort d'un aîné fait quitter l'état ecclésiastique; un dépit, une liaison d'amitié décide de notre destinée : comment ne vous pas méprendre, en usant de si peu de précautions? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcusable devant Dieu, lui qui a dû instruire ses enfants sur l'importance de ce choix d'un état.

2° Seconde source de nos méprises : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature qui seul d'ordinaire en décide; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naissance ou la situation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu emploie ces signes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destine; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle : chaque état demande des talents particuliers, et ces talents ne sont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3° Troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : c'est que l'on n'examine pas quelle est la voie que la religion et la raison veulent que nous choisissions, et qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Je ne dis pas que tous les hommes se retirent dans les solitudes, et renoncent aux emplois et aux professions publiques qui font l'ordre et l'harmonie de la société : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'est pas l'état, c'est la vocation de Dieu, qui fait toute notre sûreté. Mais ce que je veux dire, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de donner la préférence au sentier qu'on choisit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les secours et par les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement et saintement la carrière : or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Quels motifs font suivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Église? la cupidité seule fait la diversité de nos destinées; et Dieu que nous n'avons pas consulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favorisant les passions qui nous l'ont inspiré.

4° Si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos méprises. Comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; cependant ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, et personne presque ne prend dans son propre cœur, le choix qu'il fait de son état. De là tant de mécontentements dans tous les états, tant de troubles dans les familles, tant de révoltes, d'ennuis, et d'amertumes dans les cloîtres; chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui, et nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place.

II° Partie. De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez :

1° Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur nous; et c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant. Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées : pourquoi? parce que Dieu seul nous connoît, lui seul peut juger des rapports divers de vice et de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre âme; et par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-

mêmes un état, puisque nous ne nous connoissons pas assez nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2° Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours et des grâces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls : or, pour participer à ces grâces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés; autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire, qui est hors de son devoir, et n'a nul droit à ses bontés. Hélas! si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces mêmes attachées à leur état, si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris quelquefois que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré : la raison n'en est pas difficile à trouver; tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. Voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation; et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables!

3° Troisième raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre; on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce défaut est une de ces fautes dont on n'a presque jamais de remords; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autorisez; si vous êtes intrus dans le lieu saint, la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé

dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modèle : voilà, vous qui inspirez à vos enfants des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Il est des engagements que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre et de changer; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut?

Oui; et c'est une vérité de foi, que, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; et Dieu n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup, consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, et que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté, rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sûre voie pour vous; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des

remords utiles, en examinant bien toutes les démarches et la suite de votre vie.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre; vous êtes loin du royaume des cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre; mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu : vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée; le repentir, le gémissement, et une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR LE MAUVAIS RICHE.

Division. *I. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui ne paroît accompagnée ni de vice ni de vertu. II. Dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée : c'est le sujet de cette homélie.*

Ire Partie. Il y avoit dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier crime; il étoit né heureux. Jésus-Christ n'ajoute rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même

à ce point d'abondance et de prospérité; ni qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il étoit riche.

2° Il étoit vêtu de pourpre et de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuse ; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense : on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion et de crime. Il étoit vêtu superbement : voilà ce que lui reproche Jésus-Christ.

3° Il se traitoit tous les jours magnifiquement; mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès; et il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé de viandes défendues par la loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences et des jeûnes qu'elle prescrivoit. A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès et de la débauche; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes; sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; sa probité n'est point attaquée, et on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent et intéressent la société.

Or, tel que Jésus-Christ vous dépeint ce riche, vous paroît-il fort coupable? De quoi s'agit-il? il étoit riche, bien vêtu, faisoit bonne chère : si j'en juge par vos mœurs et vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent? un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur.....

4° Vous m'opposerez peut-être la dureté du mauvais riche, et vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrois vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais riche? rapprochons les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent et trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsqu'Abraham apprend à ce riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nu, et vous ne l'avez pas revêtu; il avoit faim, et vous ne l'avez pas rassasié. Mais que lui dit-il? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie : vous n'avez rien souffert sur la terre; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité : vous avez cherché votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu : les larmes de Lazare sont essuyées; mais vos ris et vos consolations se changent en des tourments qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes Frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour un chrétien de n'avoir point de vertu? Un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle et délicieuse; et un disciple de l'Évangile, un membre de Jésus-Christ crucifié, seroit traité plus favorablement, en ne refusant rien à ses sens, et en s'abstenant simplement des plaisirs injustes et honteux!

C'est une vérité du salut, que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de

Jésus-Christ. Or, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste? le grand modèle de toutes les vertus reconnoîtra-t-il pour son disciple un homme qui n'en a aucune? et cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes pour le salut, que lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, et que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignoit que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée, selon le monde; et voilà précisément la réponse de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Évangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable, selon le monde; mais ils ne sont pas chrétiens; pourquoi? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses désirs; parce que les chrétiens sont spirituels, et que ces mondains sont encore tout charnels.

Si pour être chrétien il suffisoit de ne pas donner dans les excès, le paganisme nous a fourni des hommes sages, attachés au devoir par des principes de gloire et d'honneur: ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, mais les vertus de l'Évangile pratiquées; c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié.

IIe Partie. Lazare meurt, et est porté dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées! le riche est enseveli; le mot est remarquable: le corps de Lazare, abandonné, trouve à peine

un peu de terre qui couvre son corps. Lazare meurt, et on ignore à Jérusalem qu'il ait vécu : le riche meurt, et sans doute la pompe et la magnificence le suivent jusqu'au tombeau; mais à quoi lui sert tout cet appareil? son âme précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno.* Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

A peine le riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il lève les yeux en haut : quelle surprise pour un homme qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchoit, sûre selon le monde, pût conduire à la perdition! Il lève les yeux, et voit de loin Lazare revêtu de gloire et d'immortalité; première circonstance de son supplice. Quel parallèle alors! quels désirs de lui avoir ressemblé! quelle rage de ne lui ressembler pas! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vue des âmes bienheureuses, et la pensée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2° La présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés; mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il étoit créé; et une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté; et cette vue le tourmentera plus cruellement encore, que le sentiment de la fureur et de la justice de Dieu.

Nous sentons foiblement ici-bas l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu, parce que les faux biens qui nous environnent, nous occupent et nous partagent; mais, l'âme séparée du corps, tous ces fantômes de biens s'évanouiront,

toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu; tandisque le poids de l'iniquité du pécheur le fera sans cesse retomber sur lui-même, et le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée! être éternellement malheureux, par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue!

3° Le riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus durant sa vie: autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette âme de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle est! ces jours passés ne sont plus, et ne font que rendre plus affreuse l'amertume de la condition présente. Ajoutez à ce souvenir, celui des biens de la grâce dont elle a abusé: c'est ici où le réprouvé, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4° Autre malheur du riche réprouvé: les peines présentes qu'il endure. *Je souffre*, dit-il, *d'extrêmes tourments dans cette flamme.* Il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle; et elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien! répondoit autrefois saint Chrysostôme aux grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité: écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5° Ce n'est pas tout: ses souffrances sont d'autant plus

affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'âme réprouvée perce dans la durée de tous les siècles; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées, et l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui; tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce que ses scandales durent encore; et il demande leur conversion, comme un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les exemples, et que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'elles vous inspiroient pour le plaisir?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? vous avez Moïse et les prophètes : si les vérités de l'Écriture ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir; et ce mort ressuscité à vos yeux laisseroit encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les livres saints; commencez par-là vos journées, et finissez-les toutes par-là; puisque c'est là le seul moyen que Jésus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Évangile. Là vous trouverez les vérités les plus simples et les premiers fondements de la doctrine du salut.

LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Division *I. L'excès de la passion de l'impureté, marqué dans les égarements de l'enfant prodigue. II. L'excès de la miséricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

Ire Partie. *L'excès de la passion marqué dans les égarements de l'enfant prodigue.*

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Évangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens; mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, et rend insipides toutes les choses du ciel.

2° Il n'en est point qui laisse moins de ressource pour revenir à Dieu, quand on s'en est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grâce, et les biens de la nature. La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin: il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque dans leur source; et la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés: vous aviez reçu en naissant une âme si pudique; vous étiez né doux, égal, accessible, vous

aviez reçu en naissant des talents heureux; depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnoît plus, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3° Troisième caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premièrement, par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements, inséparables de cette passion. Troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatrièmement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4° Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien : c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes; et le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, et en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures.

IIe Partie. *Voyons dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle et les consolations de sa pénitence.*

1° Le premier caractère de sa passion avoit été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles. Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Évangile. Secondement, son dégoût affreux pour les choses du ciel, se change en un saint désir de la vertu et de la justice : *Combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim !* Autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisoit frémir, la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable; il commence maintenant à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées. Troisièmement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation; il ne renvoie point à l'avenir; il ne loue point la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les règles saintes : la véritable douleur parle moins et agit plus promptement. *Je me leverai*, dit-il : *Surgam* : j'ai un père tendre et miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant; j'irai dans sa maison sainte : *Ibo ad patrem;* j'irai répandre à ses yeux toute l'amertume de mon âme; je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.*

2° Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! il semble que Dieu veut être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont

suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin, et court au-devant de lui : il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille ? il court vers son enfant ; il se hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs ; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer ; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum :* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-temps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste : *Adducite vitulum saginatum; manducemus, et epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel et des sacrifices, de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu

de la même viande, attendant les mêmes promesses, etc. L'âme regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de la dégoûter?

3° Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'avilissement et dans le dernier mépris : l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient ou d'insensé ou de méprisable; on n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Proposition. *L'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères celui qui laisse le moins d'espérance de salut; parce que toutes les ressources utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère, qui tantôt, touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt, oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères.*

1° La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avoit jamais vus : alors le voile qu'elle avoit sur les yeux, tombe

tout d'un coup ; elle est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître ; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un foible usage pour l'âme inconstante et légère : les vérités de la foi ne font plus désormais d'impression sur elle, parce que ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières : elle a vu clair et dans la vanité des choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à son égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette âme dans la connoissance de la vérité? qu'apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses moments de pénitence ; et c'est de l'impression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie : qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre? Il peut encore l'éclairer ; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre? elle s'est familiarisée avec la vérité et avec ses passions : elle s'est accoutumée à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de ses foiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, comme dit un apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, et qu'elle n'eût jamais connu la vérité!

2° Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencements de la justice, une douceur qu'on trouve

à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords. Rien n'est plus doux que ces premiers moments, où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions, vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde; je vous le dis en tremblant, les conversions des âmes qui vous ressemblent, sont très-rares. L'arrêt de Jésus-Christ là-dessus, est décisif et terrible; il dit qu'une âme comme la vôtre, n'est pas propre au royaume de Dieu: c'est-à-dire, que ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, la rend inhabile au salut: d'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte et sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien; et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et

d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit ; qui, sur toutes choses, ne consulte et ne suit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au royaume de Dieu.

3° La troisième ressource utile aux autres pécheurs, ce sont les sacrements : or cette ressource devient un écueil à l'âme inconstante et légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, et qui vient enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une âme familiarisée avec sa confusion; il est rassuré contre lui-même, il ne rougit plus de ses aveux. Écueil, secondement, par la dissimulation inséparable des rechutes. Écueil, troisièmement, par le sacrilége inévitable dans les rechutes : car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes : non que la grâce du sacrement établisse l'homme dans un état constant et invariable de justice; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes; on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile ; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines et des travaux infinis : c'est un ouvrage solide ; donc ce qui s'écroule en un instant n'étoit bâti que sur le sable mouvant : c'est un ouvrage sérieux sur lequel on délibère long-temps ; or une entreprise long-temps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque

qu'on venoit de la finir. Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes inconstantes et légères, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères; et ils les éloignoient désormais de l'autel sacré. Je sais qu'on ne doit point aggraver le joug, et qu'un excès de sévérité ne déshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées; et plût à Dieu, âme infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, on ne vous verroit pas encore la même après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même? vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacrilèges.

J'avois donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut étoit le moins propre au royaume de Dieu, parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA IIIe SEMAINE.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Proposition et division. *Quelles sont les causes du petit nombre des élus? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

Ire Partie. *La première cause du petit nombre des élus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocents, ou aux pé-*

nitents. Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous?

1° Êtes-vous innocent? Dans ces temps heureux où l'Église n'étoit qu'une assemblée de saints, il étoit rare de trouver des fidèles, qui, après avoir été régénérés dans le sacrement de baptême, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu chrétien a porté avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères; la terre, comme dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; le sel même de la terre s'est affadi. Voilà donc déjà une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes; tous se sont égarés : l'âge a peut-être calmé les passions dans plusieurs; un coup de la grâce a peut-être changé leur cœur, mais quelle a été leur jeunesse? Il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence : or,

2° Êtes-vous pénitent? Mais où sont-ils les pénitents? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? la parole de saint Ambroise, qu'il y a encore plus d'innocents que de pénitents, est terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitents sont rares, examinons ce que c'est qu'un pénitent : un pénitent, disoit autrefois Tertullien, c'est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, et qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, etc. Voilà en abrégé ce que c'est qu'un pénitent : or, encore une fois, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? Les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples, qui, quoique moins coupables que nous, passoient cependant les années en-

tières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour : ainsi si l'on voyoit encore des pécheurs dans ces temps heureux, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; ils sont pécheurs, ils en conviendroient; et vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitents, et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, etc., vous ont dégoûté des créatures; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés : car montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence; il n'y en a point : cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, et vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au salut? mais sur quel titre? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : vous n'êtes donc pas du petit nombre des élus.

IIe Partie. *La seconde cause du petit nombre des élus, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut.*

Par exemple, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires; cependant quoi de plus opposé aux règles de la modération chrétienne? C'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église; l'usage veut que les jeunes personnes du sexe soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire; êtes-vous né avec un nom? il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses et de dépenses, et faire votre idole de la fortune; êtes-vous jeune? c'est la saison des plaisirs, etc. Voilà la doctrine du monde. Or qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? point du tout, c'est l'usage : voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvoit prescrire contre les règles que Jésus-Christ nous a laissées, et auxquelles ni les temps ni les siècles ne sauroient jamais rien changer : mais vous ne pensez pas que ce que vous appelez aujourd'hui usage, étoient des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : et moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce siècle corrompu, vous dit l'Écriture : or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous

ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même sort qu'eux ; c'est parce que presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres, il faudroit au contraire se dire à soi-même : il y a dans l'Église deux voies, l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je ? suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie. Voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome ; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle ; si Esther dans la cour d'Assuérus se conduisoit comme les autres femmes de ce prince ; enfin voyez si, dans tous les siècles, les saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : mais avons-nous donc un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints ? S'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des exemples dangereux et inutiles ; mais pouvons-nous le penser raisonnablement ? Ne nous rassurons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons ; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions seront les compagnons de notre infortune.

IIIe Partie. *La troisième cause du petit nombre des élus, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut.*

1° Vous avez renoncé au monde dans votre baptême ; et

le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens et sur les maux de cette vie : voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes : or, est-ce là votre situation, par rapport au monde? où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient?

2° Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

3° Vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge, l'orgueil, les jalousies et les contentions : donc tout chrétien doit s'abstenir de toutes ces choses, et il viole les vœux de son baptême, lorsqu'il y participe : ce sont là vos obligations les plus essentielles, et vous n'êtes point chrétien si vous ne les observez pas; cependant qui les observe, qui les connoît seulement, qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle?

Si cela est ainsi, direz-vous, qui pourra donc se sauver? peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude. Qui pourra se sauver? ce seront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; ce seront ceux

qui ne se font pas une loi des usages insensés du monde, mais qui corrigent les usages par la loi de Dieu; ce sera vous-même qui vous sauverez, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités? qu'il faut désespérer de son salut? A Dieu ne plaise! le fruit de ce discours doit être de nous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; de nous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

LE MARDI DE LA IIIe SEMAINE.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Division. *Le mélange des bons et des méchants qui paroît si injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre de la Providence. I. Les bons dans les desseins de Dieu doivent servir ou au salut ou à la condamnation des méchants. II. Les méchants sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes.*

Ire Partie. *Les justes servent au salut des méchants, en leur fournissant mille ressources de salut; le secours des instructions, des exemples, des prières, c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.*

1° Le secours des instructions, qui font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'au-

torité, la charité, en sont les caractères inséparables. La vérité accompagne les instructions des justes; car ils ont l'œil trop simple, et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils appellent avec simplicité le bien un bien, et le mal un mal; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient. L'autorité : en effet les paroles des justes tirent d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires : le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre les autres, et ses mœurs ne laissent plus de crédit et d'autorité à ses paroles; mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité et à l'autorité, les justes ajoutent dans leurs instructions les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente, qui loin de condamner sans indulgence, et de corriger sans discernement, sait choisir ses moments, et ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse; telles sont les instructions des justes.

2° Ils servent au salut des méchants en se trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet, si les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs; et ils croiroient la vie chrétienne impossible, parce qu'ils la verroient sans exemple : mais dans quelque situation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des justes de leur âge et de leur état, qui observent la loi du Seigneur; leur exemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité et à la justice, et qui lui parle sans

cesse au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais l'exemple des justes la lui persuade.

3° Les justes mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs prières. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien, qui nous les attirent; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Église, parce qu'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain.

Mais, en second lieu, les justes servent aussi à la condamnation des méchants. On a beau dire que la vertu est rare; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles : vous en connoissez, pécheurs, dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or, des âmes de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses : car, que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple ou n'affoiblisse, ou ne confonde? Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints, qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

IIe Partie. *Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

1° Ils servent à leur instruction. Car, comme la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, l'exemple des méchants leur fournit des leçons continuelles : Premièrement, de vigilance : s'ils sont tentés de s'affoiblir, ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons qu'ils ont de veiller; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers;

qu'ainsi il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, parce qu'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement et la chute. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût : car si les justes vivoient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété ; mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion. Sans même faire usage de sa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur. Troisièmement, de reconnoissance contre la tentation de l'oubli des grâces : les justes voient périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du penchant pour la vertu, qui gémissent même sous le poids de leurs chaînes, et qui désirent leur délivrance; et ils se souviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du désordre, après qu'ils s'étoient souillés par des excès monstrueux, qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, et lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, ils fuyoient encore sa présence : ces objets et ces réflexions toujours présentes, font sentir chaque instant aux justes le prix inestimable du bienfait qui a changé leur cœur, et leur inspirent un fonds de tolérance, de douceur et de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les censurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2° Les méchants sont soufferts pour le mérite des justes. Premièrement, par la séduction de leurs exemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, qui a besoin de force pour s'en défendre; car il a sans cesse ces exemples devant les yeux : ils favorisent d'ailleurs les inclinations

corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des justes mille épreuves glorieuses : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement, etc. Cela montre que les justes, en considérant la conduite de Dieu sur les méchants, ne font pas toujours usage de leur foi : ils souhaiteroient que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice; mais ils n'aperçoivent pas que, si leurs désirs injustes étoient exaucés, ce seroit ôter à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs; et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôteroit l'occasion et le mérite de ses véritables victoires. Troisièmement, les scandales et les déréglements des pécheurs affligent les justes, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde, d'un œil sec, tranquille, indifférent? les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées ?

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE.

DU VÉRITABLE CULTE.

Division. *I. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété. II. Mais n'en abusez pas.*

Ire Partie. *Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent : mais depuis notre chute, notre âme enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. De là les pratiques de la loi multipliées à l'infini; l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allègue trois prétextes, pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion.

1° L'inutilité de l'extérieur. On pourroit d'abord demander à ces sages du monde, si en bannissant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils sont du moins fidèles à cet essentiel auquel ils se retranchent; et s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde : en ce cas-là ils ne s'aviseroient guère de disputer à Dieu les dehors : c'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte; ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui,

avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connoître les faveurs secrètes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les foibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les justes par le spectacle de notre changement, pour confondre les impies, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puisque vous l'exigez des serviteurs de Dieu, et que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété?

2° La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité et sa foiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'est là, dit-on, la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles : c'est pourtant dans le règlement des mœurs qu'il faudroit se piquer de force et d'élévation; car c'est en cela que consiste la véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, à maîtriser ses passions; voilà ce qui fait les grandes âmes, et voilà où en sont les justes que le monde méprise tant, et qu'il regarde comme des esprits foibles et vulgaires.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages de la religion

autorisés par la foi et la piété de tous les siècles et de tous les justes, comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais vos occupations les plus sérieuses, et les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus dignes de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde et de ses vanités, et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion : ainsi les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît grand et merveilleux, comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

3° Le monde oppose aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il est à propos de les combattre, et c'est ce que nous allons faire.

II° Partie. *N'abusez point des pratiques extérieures de piété.*

1° Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne de cet esprit de foi et d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine; toute religion qui se borneroit à de purs dehors, seroit indigne de l'Être suprême : cependant c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église; jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété réelle et intérieure. Ce n'est

pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte et hypocrisie : non, c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de la confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illusion ; elles croient que tout est fait, lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres : mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous, et si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, se paiera d'un vain extérieur, et de simples bienséances? Cependant on y met sa confiance sous prétexte que :

2° Ces pratiques extérieures sont saintes : mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience, le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres; il se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes; il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion; il est semblable au peuple juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant jusqu'à la fin dans son aveuglement, parce que ces dehors extérieurs nourrissoient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Evangile, que les grands pécheurs, les impies, les publicains, se convertissent; mais les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs et les maximes du monde, ne se convertissent jamais.

3° Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont

justes, mais on en abuse, et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables : ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la règle là-dessus : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. La charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état.

FIN DES ANALYSES.

627833

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour le deuxième dimanche de Carême. Sur le danger des prospérités temporelles. Page 1
Pour le lundi de la deuxième semaine. Sur l'impénitence finale. 42
Pour le mardi de la deuxième semaine. Sur le respect humain. 81
Pour le mercredi de la deuxième semaine. Sur la vocation. 118
Pour le jeudi de la deuxième semaine. Le mauvais riche. 156
Pour le vendredi de la deuxième semaine. Sur l'enfant prodigue. 196
Pour le troisième dimanche de carême. Sur l'inconstance dans les voies du salut. 238
Pour le lundi de la troisième semaine. Sur le petit nombre des élus. 274
Pour le mardi de la troisième semaine. Sur le mélange des bons et des méchants. 318
Pour le mercredi de la troisième semaine. Du véritable culte. 357

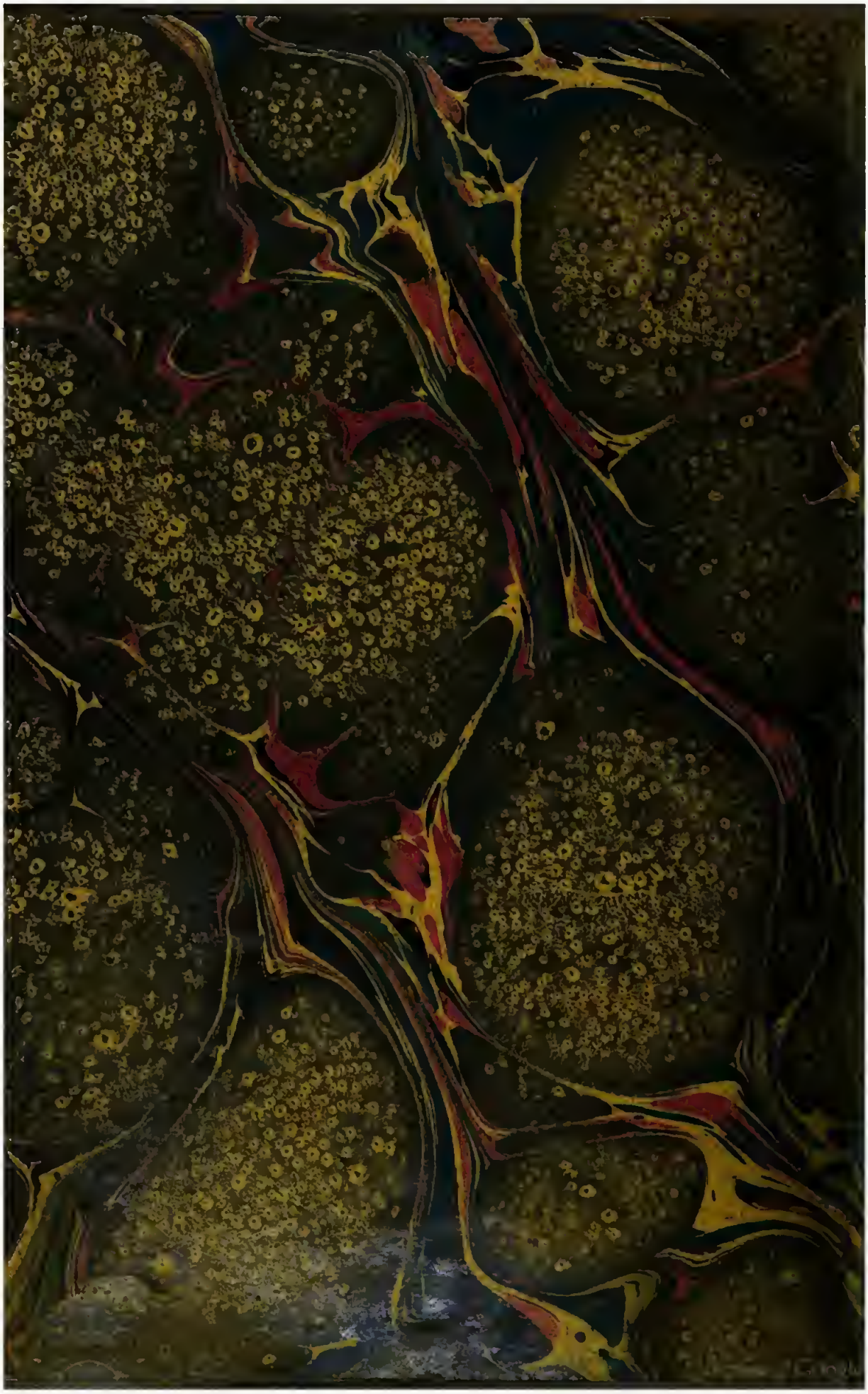
FIN DU IIe VOLUME DE CARÊME.

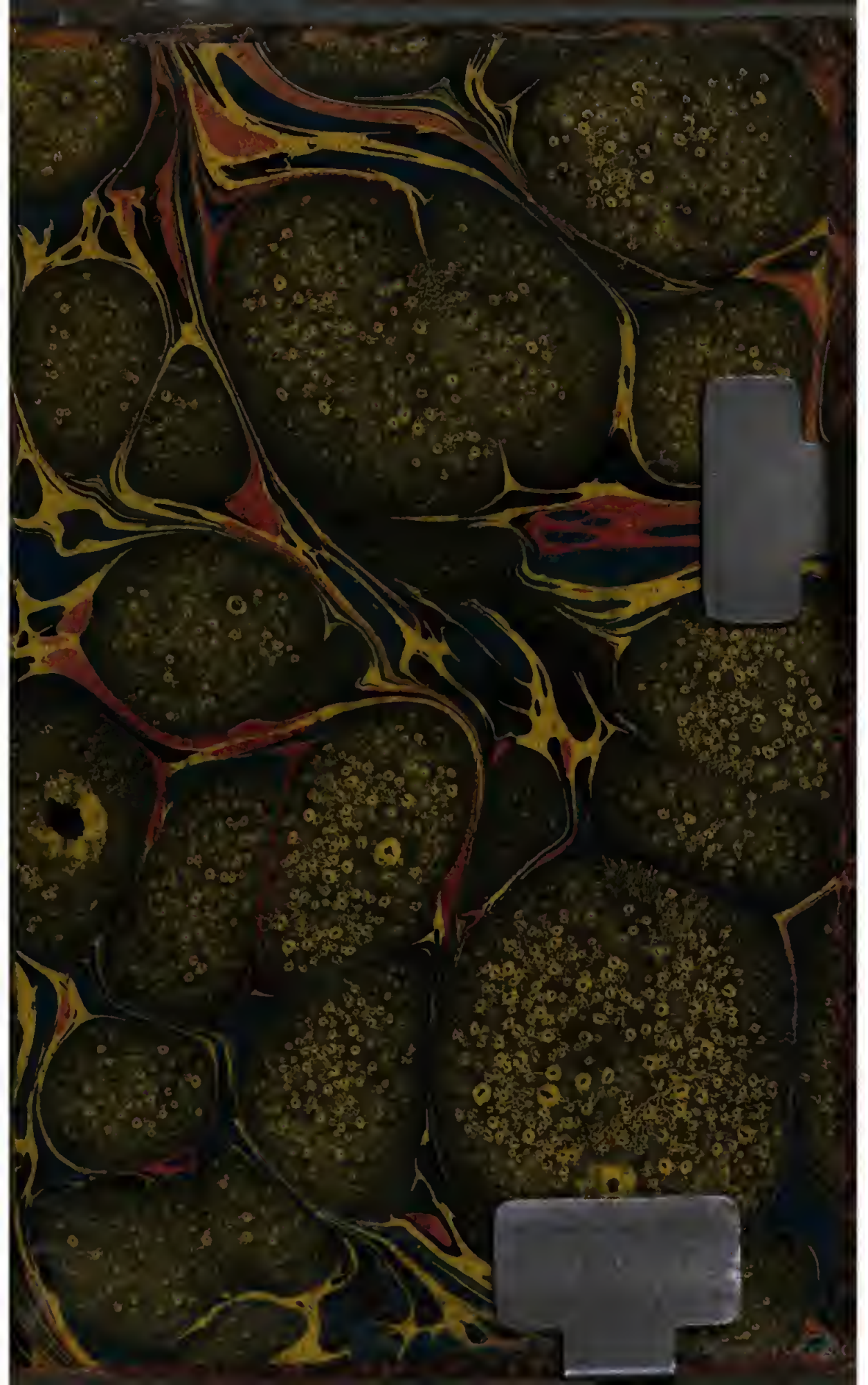
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google